

ETUDES MALGACHES

CAHIER N°3

CONTRIBUTION A LA CONNAISSANCE
DES RAPPORTS ENTRE LE POUVOIR ET LA
POPULATION RURALE EN SITUATION
NEO-COLONIALE : L'EXEMPLE DE LA SITUATION
MALGACHE DES ANNEES SOIXANTE

* * * * *

GÉRARD ROY
ORSTOM
DEPARTEMENT H
ECONOMIE

1987

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 31438 ca 2
Cote 5 A

Contributions à la connaissance des rapports entre le Pouvoir et la population rurale en situation néo-coloniale : l'exemple de la situation malgache des années soixante.

- I. Etude sur les rapports entre la Gendarmerie et la population à Madagascar dans les années soixante.

- II. Sur la Stratégie de pénétration pour la connaissance : l'exemple des "communautés" paysannes malgaches des Hauts-Plateaux dans les années soixante.

- Gérard ROY et J.F. Régis RAKOTONIRINA
- ORSTOM Madagascar - 1969-71
= ORSTOM Paris - 1987

Présentation

Nous donnons ici au lecteur deux textes non publiés jusqu'à ce jour : l'un écrit en 1971 et qui est une étude commandée à l'ORSTOM par le Colonel RATSIMANDRAVA, Commandant la Gendarmerie Nationale, dans le cadre d'un enseignement destiné aux Officiers-élèves de l'Ecole Nationale de Gendarmerie de Moramanga. (Trois exemplaires existent de ce texte à ce jour). L'autre, écrit à la fin des années soixante, et qui est tiré d'un cours de Sociologie et d'Economie du développement fait aux élèves-officiers africains et malgaches de l'Académie Militaire d'Antsirabe, créée en 1966.

Ces textes appartiennent à une époque, celle de la première Indépendance malgache des années soixante, qui va se clore en 1972 par la Révolution de mai. (Voire à ce sujet notamment notre Contribution à l'histoire malgache : l'année 1972. ORSTOM. 1987. 48 pages. In G. ROY Contribution à l'Histoire des Indépendances malgaches. ORSTOM. 1987. 130 pages). Pourquoi les publions-nous ? Parceque nous pensons qu'ils ont quelque valeur aujourd'hui et que leur contenu dépasse la sensibilité d'alors de leurs auteurs qui s'alimentait à une situation pré-révolutionnaire. Nous pensons, à leur relecture, qu'ils offrent au chercheur historien et au chercheur anthropologue ou sociologue, des éléments de connaissance et des éléments de méthode intéressants. En particulier, dans le premier document, l'exposé de l'idéologie paysanne de ces années et sa critique. Et, dans le second document, l'exposé de la stratégie de pénétration. Au lecteur de trancher.

I.

ETUDE SUR LES RAPPORTS ENTRE LA GENDARMERIE
ET LA POPULATION A MADAGASCAR
DANS LES ANNEES SOIXANTE

Par

Gérard ROY et J.F. Régis RAKOTONIRINA
DE L'O.R.S.T.O.M.

Pour N...

ANTSIRABE. Février - Mars 1971
PARIS - ORSTOM - Mars 1987

Introduction

L'objet de la présente étude est l'analyse du rapport actuel entre la Gendarmerie Nationale Malgache et la population, en 1971.

Cette analyse apparaît comme une nécessité à un moment où les responsables sont conscients de la dégradation de ce rapport et où cette dégradation se situe dans une période caractérisée par dix années d'Indépendance et l'exercice par des Malgaches de la responsabilité des destinées de la Gendarmerie.

Cette étude est le résultat d'une part d'un travail de réflexion théorique à partir d'un certain nombre de documents, d'autre part d'une mise en discussion de cette réflexion dans le cadre d'un Séminaire qui s'est tenu à l'Ecole Supérieure de Gendarmerie de Moramanga, les 24, 25 et 26 février 1971. Cet effort de réflexion est délibérément opératoire : l'élaboration théorique est considéré comme le moment nécessaire d'une pratique et elle vise à organiser les résultats de l'analyse en déterminations hiérarchisées de telle façon que soit impliquée dans l'analyse elle-même une stratégie d'action.

Entrée en matière.

Il y a deux manières d'aborder ce problème du rapport entre la gendarmerie et la population, deux manières qui ne sont pas exclusives l'une de l'autre mais complémentaires, qui répondent cependant à des niveaux de connaissance différents, à des niveaux de conscience différents et partant, à des stratégies d'action différentes.

La première manière d'aborder le problème, c'est de considérer la Gendarmerie comme le font les agents du Pouvoir et les Gendarmes eux-mêmes, c'est à dire comme la Force Armée de l'Etat ayant pour mission principale de veiller au maintien de l'Ordre public, et de façon plus précise, comme la force légale d'un pouvoir légal. Cette approche exclut toute préoccupation sur le point de savoir de quel Pouvoir ou de quel Etat il s'agit, au service de quel Etat et de quel Pouvoir se trouve la Gendarmerie, de même qu'elle laisse de côté comme en dehors de son propos toute précision quant à savoir de quel ordre économique et social le pouvoir est le garant, et en conséquence quel ordre économique et social la Gendarmerie contribue à maintenir. Dans cette optique, l'examen du rapport entre la Gendarmerie et la population est celui de l'appréciation de l'efficacité de l'action des gendarmes dans l'accomplissement de leur mission à l'intérieur des limites qui leur sont fixées par les textes légaux et réglementaires, comme le

décret n° 63.253 portant règlement sur le service de la Gendarmerie.

Ainsi lit-on dans le titre I. : MISSIONS GENERALES DE LA GENDARMERIE

Article I : *"La Gendarmerie Nationale est une force instituée pour veiller à la sûreté Publique, assurer le maintien de l'Ordre et l'exécution des Lois et Règlements afin de protéger les Institutions les personnes et les Biens."*

Aborder sous cet angle, le problème du rapports entre la Gendarmerie et la population est celui de la définition des tâches de la Gendarmerie, de l'analyse des missions concrètes entreprises en application de ces tâches, de l'appréciation de leur résultat et de recherche des déterminations de ces résultats.

La seconde manière d'aborder le sujet, c'est de considérer la Gendarmerie non plus comme la Force légale d'un Pouvoir légal, non plus comme la force neutre d'un Etat neutre placé au-dessus de la Société en quelque sorte comme arbitre mais comme la Force Armée que se donne un Pouvoir déterminé, un Régime, pour maintenir un certain ordre économique et politique.

Si nous reprenons l'article I cité tout à l'heure, à l'intérieur de cette nouvelle problématique, la question devient :

- A quelle sûreté publique veille la Gendarmerie Nationale ?
- Quel ordre maintient-elle ?
- De quelles lois et de quels règlements garantit-elle l'exécution ?
- Quelles Institutions, quelles personnes, quels biens protège-t-elle ?

Cette seconde manière d'aborder le problème implique un tout autre niveau d'analyse que la première manière. Pour traiter cette question il faudrait analyser :

- L'ordre économique et social du Pays à un moment historique donné ;
- Le rapport entre cet ordre économique et social et l'Etat ;
- Comment l'Etat par ses Lois, son Droit, ses Magistrats, ses Sanctions, ses Prisons, garantit cet ordre ?
- Comment la Gendarmerie est l'instrument de répression du Pouvoir pour maintenir cet ordre ?

A ce niveau, le problème du rapport entre la Gendarmerie et la Population est celui du rapport entre l'Etat et les différentes classes sociales. La Gendarmerie étant la Force Armée de l'Etat, l'examen, la mise à jour du rapport de l'Etat avec l'ordre existant, permet du même coup de déterminer la fonction de la Gendarmerie, son rapport objectif à la population.

Dans cette optique, il est évident que le principe selon lequel la Gendarmerie ne fait pas de politique n'a aucune signification (*"en outre,*

il vous est rigoureusement interdit de vous occuper de questions politiques", allocution prononcée par le Président TSIRANANA à l'occasion de sa visite à l'Ecole de Gendarmerie de Moramanga le 23 novembre 1961). Elle est toujours l'instrument d'oppression d'un pouvoir déterminé. Si la Gendarmerie "ne fait pas de politique" on peut dire que la politique "fait toujours de la Gendarmerie".

Cet aspect fondamental du rapport Gendarmerie-Population n'est en général jamais abordé. Il en est de même pour toute force armée que se donne le Pouvoir. C'est un niveau de conscience qui est refusé dans la majorité des Régimes politiques, aux défenseurs armés du Pouvoir. Et dans la vie quotidienne, ces défenseurs n'en ont en général spontanément aucune conscience. Quand ils répriment la malhonnêteté des pauvres, bien peu s'interrogent sur l'honnêteté des riches ; ils croient toujours servir un ordre nécessaire, immuable, quasi-naturel, ou quasi-divin, et il est vrai que les grands mots de Justice, d'Ordre, de Bien Public, de Soldats de la Loi, Soldats d'élite, ou d'Honneur du drapeau ne facilitent pas cette prise de conscience, non plus que la situation matérielle favorable qui est faite en général aux serviteurs de l'ordre, qui en fait une caste privilégiée dans la nation ; c'est seulement dans les périodes de troubles où une partie de la population, le peuple, les classes sociales les plus défavorisées, poussées par la misère, ou le désespoir devant l'humiliation, se révoltent contre ce qui les opprime, que le vrai visage de la Force armée se dévoile et que les Forces armées apparaissent ce qu'elles sont : l'instrument de répression, de garantie de durée, de perpétuation d'un ordre qui est l'ordre des privilégiés, que ces privilégiés soient des nationaux ou des étrangers ou bien l'un et l'autre. A ce moment seulement un doute peut surgir chez certains quand, face à eux, ils trouvent non plus des citoyens abstraits, égaux, interchangeableables, mais des paysans, des ouvriers, des Etudiants ou un lumpen-prolétariat, révoltés contre la misère ou l'humiliation. Si ce doute ne surgit pas, du moins la situation est-elle objectivement sans ambiguïté.

Nous n'aborderons pas ici directement en elle-même cette seconde manière de traiter le problème du rapport Gendarmerie-Population mais nous avons jugé bon de l'évoquer d'une part, parce que personnellement nous pensons qu'il est toujours souhaitable que le citoyen soit conscient de la société dans laquelle il vit ; d'autre part parce que nous serons conduits, après avoir recherché toutes les déterminations du rapport actuel entre la

Gendarmerie et la Population à nous poser en dernière analyse la question de savoir si la Gendarmerie dans un Etat donné au service d'un Pouvoir déterminé n'est pas toujours nécessairement dans un rapport antagoniste avec, non pas la population en général, mais la couche de la Population qui représente le "Peuple" si l'on veut bien considérer que la notion de "Peuple" prend un sens différent aux différentes périodes historiques vécues par un Pays et ne se confond pas avec la notion abstraite de "Population".

Notre champ de réflexion étant défini au niveau le plus général et notre option étant posée, essayons de préciser davantage notre sujet :

La Gendarmerie se trouve donc investie de missions générales par les textes législatifs et réglementaires : ces missions générales obéissent à deux principes d'action : l'action PREVENTIVE et l'action REPRESSIVE.

A l'action Préventive se rapportent les missions de renseignements, d'information et de formation.

A l'action Répressive correspondent les missions à propos d'actes accomplis aux mépris du respect des Lois existantes.

L'ensemble de ces missions reste dans le cadre normal de l'activité de la Gendarmerie, où elle agit de sa propre initiative.

Les tâches de la Gendarmerie peuvent se trouver diversifiées et accrues du fait de réquisition par l'autorité administrative, ce qui donne lieu à des missions extraordinaires.

Ces missions générales, ordinaires ou extraordinaires, présentent toutes les mêmes caractéristiques : c'est d'une part qu'elles mettent en contact la Gendarmerie et la Population, et plus particulièrement à Madagascar, la Population rurale. C'est d'autre part, qu'elles impliquent en général, quant à leur réussite, un climat de confiance entre la Population et la Gendarmerie, d'où l'importance extrême de la QUALITE du rapport entre Gendarmerie et Population à un moment historique donné et la justification de notre réflexion.

Pour traiter ce problème, nous proposons la démarche suivante :

Premier temps : Il faut faire la description de l'état de chose existant de la situation concrète des rapports entre Gendarmerie et Population en 1971. Cette description sera ordonnée autour des points suivants :

Premier point : Les missions et l'appréciation critique de leurs résultats, Positifs et Négatifs.

Deuxième point : Les difficultés rencontrées auprès de la Population dans l'accomplissement des missions.

Troisième point : L'inventaire des déterminations de cette situation à partir des matériaux recueillis au cours de l'enquête et du séminaire :

- Perception par les Paysans de la Gendarmerie (bande magnétique)
- Point de vue des Gendarmes (bande magnétique)
- Point de vue des Officiers (rapports dactylographiés)
- Discussions au moment du séminaire.

Deuxième temps : Il faut faire ensuite l'analyse théorique de la situation, c'est à dire exercer une critique des déterminations de manière à les hiérarchiser, c'est à dire à dégager ce qui est principal et ce qui est second dans l'explication de la situation, cela dans un but opératoire. Dans l'analyse doivent se trouver déjà dégagées les contradictions à résoudre dans l'action.

Troisième temps : C'est la mise au point d'une stratégie d'action, c'est à dire, l'organisation de l'action en un plan coordonné qui détermine les points principaux et les points secondaires sur lesquels l'action doit porter pour être efficace.

Première partie : L'ETAT ACTUEL des RAPPORTS entre la GENDARMERIE et la POPULATION.

I. BILAN SUCCINT DES RESULTATS de l'action de la GENDARMERIE.

Une description satisfaisante de la situation actuelle devrait comporter un examen rigoureux des résultats de l'action de la gendarmerie par référence aux objectifs qui lui sont fixés, examen qui serait le point de départ d'une recherche des difficultés permettant de comprendre l'état actuel de ces résultats.

Le manque d'information chiffrés et d'éléments d'observation nous contraint dans le cadre de cette étude à une appréciation essentiellement qualitative et succincte. Ces informations sont entre les mains de la gendarmerie. Nous soulignons brièvement quelques points évoqués au moment du séminaire.

Les résultats doivent s'apprécier aux deux niveaux d'intervention de la gendarmerie : l'action préventive et l'action répressive.

- 1) De l'avis des participants au séminaire (le Colonel commandant la gendarmerie, 3 officiers dont le responsable des études à l'école de

gendarmerie, 12 officiers-Elèves) les missions préventives, de formation et d'information, dont l'importance a été reconnue cependant par tous, sont quasi inexistantes. Ce souci est resté à l'état d'intention du fait de l'impossibilité d'une communication entre gendarmes et population permettant cet échange.

- 2) L'appréciation des résultats des missions de renseignement est plus complexe, missions considérées comme la tâche n° 1 des gendarmes. Le problème soulevé à propos de ces missions touche moins les résultats que les moyens de les obtenir, car les moyens eux-mêmes ne sont pas indifférents aux fins poursuivies. Une pratique généralisée s'est instaurée de recourir à des agents de renseignements, plus prosaïquement des indicateurs choisis au hasard des rapports personnels. Cette pratique remonte au temps de la colonisation pour qui tout homme est suspect, ce qui implique que tout homme soit surveillé et fait de chacun le dénonciateur possible de l'autre.

Ce recours a comme inconvénient principal de lier la qualité des renseignements à la qualité de l'indicateur. Comme cette qualité est par définition douteuse, le renseignement ne peut que l'être également.

Mais ce point est encore secondaire comparé au type de rapport que ce mode d'information établit entre la Gendarmerie et la population : il établit la suspicion entre les gens d'un même village, d'un même quartier et pose objectivement le gendarme comme l'ami des individus que la majorité de la population est le plus disposée à rejeter de son sein.

- 3) Quant aux missions répressives elles sont caractérisées du point de vue de leurs résultats d'une part par la très grande difficulté de conclure les enquêtes rapidement et d'autre part par le nombre assez élevé d'enquêtes qui restent en suspens faute d'information suffisamment précises de la part d'un milieu qui possède tous les éléments de connaissance utiles. Le retour répété sur les lieux d'enquête, les tatonnements dus aux réticences multiples de la population alourdissent considérablement le travail de la gendarmerie. Le temps passé à ces démarches vaines serait perdu au détriment du travail de formation et d'information.

2. LA DIFFICULTE PRINCIPALE

Toutes les difficultés rencontrées par la Gendarmerie dans l'accomplissement des missions ordinaires qui lui sont confiées, peuvent se résumer dans le refus de la population d'informer spontanément la Gendarme-

rie, refus qui est l'expression d'une peur collective à son égard, égale à celle qu'inspire dans la situation présente tout représentant du Fanjakana. (I)

Question : *"d'après ce que nous voyons à la campagne, que font les gendarmes et comment sont les rapports entre eux et nous ? Nous aident-ils dans les différents domaines qui sont de leur compétence ? Je désire que chacun s'exprime là-dessus.*

Paysan I : *"A ce que l'on sait les gendarmes sont "Fanjakana" d'un côté et du fait qu'ils sont "Fanjakana" rien que leur nom "Gendarme" fait trembler de peur (mampihoronon-koditra) les paysans, mais... fait trembler de peur, et dès qu'on sait que les Gendarmes arrivent, tout le monde tremble de peur, ceux qui sont en règle, comme ceux qui ne le sont pas. Tous le monde tremble. Personne ne peut avoir des relations franches, mais dès qu'on sait que le Gendarme est ici ou là, tout de suite on hâte le pas, surtout les femmes et les enfants, et même les hommes..."* (réunion paysanne, annexe).

C'est cette peur collective qui explique les phénomènes de mutisme, de fausses déclarations, de réponses échappatoires, de fuite de la population villageoise etc... dont de multiples exemples peuvent être trouvés dans les annexes et ont été donnés au moment du séminaire par les officiers.

C'est également ce climat de peur généralisée accompagnant la présence des Gendarmes qui explique le recours, considéré pourtant comme normal, à des agents de renseignements avec tout ce que cette méthode implique de relations personnelles douteuses entre ces agents et les Gendarmes, de compromission en général de la Gendarmerie et d'aggravation du climat de méfiance qui entoure les rapports entre les villageois et les Gendarmes. Il va de soi que cette peur collective exclut d'envisager toute tentative de pratique par la Gendarmerie de tâches de Formation ou d'Information. Toute pédagogie offerte dans un rapport d'oppression devient oppression elle-même. Nous sommes donc en présence d'un rapport antagoniste entre, non pas les malfaiteurs et les Gendarmes, mais la très grande majorité de la population rurale et les Gendarmes.

La question très générale que pose cette situation est la suivante : ce rapport antagoniste entre la Gendarmerie et la Population est-il un rapport nécessaire, fondé ailleurs que dans la Gendarmerie, dans la nature du rapport actuel entre le Fanjakana et le Peuple dont la Gendarmerie ne serait que l'exécutant ? ou bien est-il le fait de la Gendarmerie elle-même qui en porterait toute la responsabilité ? ou bien encore est-il

(I) Fanjakana : l'appareil politico-administratif proprement dit, plus, toute personne se rattachant de près ou de loin à cet appareil.

Le fait d'une population villageoise naturellement "peureuse" et "fausse" ? Les développements qui vont suivre seront une tentative de réponse à ces questions.

Avant d'aborder l'analyse de cette situation nous devons réunir les éléments d'appréciation qui nous sont fournis par les différents matériaux recueillis auprès de la population villageoise, des Gendarmes qui sont quotidiennement en contact avec cette population et des Officiers de Gendarmerie sur les causes des difficultés rencontrées par la Gendarmerie. Nous avons choisi de regrouper les multiples causes proposées pour expliquer le rapport actuel entre la Gendarmerie et la Population autour d'idées directrices suggérées par leur inventaire. Cette manière de procéder est justifiée à nos yeux par le fait que les points de vue des partis en présence ne sont pas contradictoires en général et que la Gendarmerie est elle-même très critique à l'égard du rapport actuel.

Les Gendarmes, sans être inconscients des difficultés tenant à la Gendarmerie elle-même, se posent volontiers en victime d'une situation dont ils voient que les déterminations leur échappent pour le moment mais sur laquelle ils ne renoncent pas à agir. D'une façon paradoxale, les doléances de la paysannerie et les doléances de la Gendarmerie se recoupent à plusieurs reprises.

3. Inventaire ordonné des différentes causes proposées pour expliquer la situation actuelle du rapport : GENDARMERIE-POPULATION.

- (a) Pour la population villageoise, il y a IDENTIFICATION de la Gendarmerie au Fanjakana actuel, qui est perçu comme un Pouvoir d'oppression : La Gendarmerie et les Gendarmes sont donc la personification de l'oppression du Fanjakana. Les Gendarmes ont de leur côté, le sentiment qu'ils sont employés à des tâches qui ne devraient pas leur revenir et qu'ils sont les victimes d'un pouvoir politique et administratif qui ne sert d'eux comme bouc-émissaire afin de masquer ses agissements aux yeux du Peuple. Cette identification pour le Peuple, des Gendarmes et du Pouvoir actuel se situe à trois niveaux ; au niveau des tâches accomplies par la Gendarmerie ; au niveau de la justice que la Gendarmerie est censée servir ; au niveau enfin du comportement quotidien des Gendarmes.

I.-LES TACHES ACCOMPLIES PAR LA GENDARMERIE

Pour la population villageoise, il n'y a pas d'action sélective des Gendarmes, d'action particulière destinée à réprimer individuellement les éléments fautifs, mais chaque tournée des Gendarmes est l'occasion d'une multitude de tâches de répression qui crée une atmosphère d'oppression collective.

Dans l'accomplissement des tâches particulières elles-mêmes (enquête à propos d'un délit ou d'un crime par exemple) tout le monde a le sentiment de pouvoir devenir coupable aux yeux des Gendarmes.

Cette situation tient aux tâches extraordinaires qui sont confiées à la Gendarmerie notamment "l'appui fiscal" (l'appui fiscal c'est la main forte prêtée par les Gendarmes aux agents de l'administration chargés de percevoir l'impôt en cas de réticence caractérisée) et la répression à propos de la malpropreté des cours, de l'état des maisons etc... Les Gendarmes eux-mêmes sont très réticents à l'égard de ces tâches qui leur sont confiées et y voient une des raisons sérieuses de l'antagonisme dans lequel ils se trouvent avec la Population.

Il arrive également que le caractère fautif d'un acte ou d'une pratique ne soit pas perçu clairement par la Population villageoise. Il en est ainsi de pratiques telles que le Tavy (brûlis forestier en vue de la culture) sur la côte Est, la répression de la distillation clandestine d'alcool, de la culture du tabac, voir de la culture du chanvre et les vols de boeufs.

La Population trouve des justifications à ces pratiques en elle-même et en regard de ce qui est accepté comme légal dans la Société et la répression est vécue là également, comme une manifestation d'oppression supplémentaire.

II.-LA JUSTICE actuelle est la Justice des GRANDS (Lehibe-Mpitondra) par le Pouvoir et la Richesse (ce qui va de plus en plus de pair). Les Gendarmes servent cette Justice.

Le sentiment est très répandu dans la Population que les porteurs du Pouvoir, les riches, peuvent se soustraire à la justice. Ce sentiment est partagé par les Gendarmes "*ceux qui ont le téléphone ne vont pas en prison*".

C'est ici, le problème de l'interférence du Pouvoir Administratif et Politique, et du Pouvoir Judiciaire. Il y a une confusion des trois Pouvoirs qui fonctionnent à l'avantage des Grands, et aux yeux du Peuple

c'est la Gendarmerie qui est responsable de cet état de chose : Comment savoir que les procès verbaux sont justes quand le fautif est acquitté ou n'est pas inquiété et quand l'innocent se trouve inculpé ? L'on n'est pas surpris dans ces conditions de voir le proverbe ancien "*les Grands ne sont pas fautifs et les petits ne peuvent pas se chauffer*" prendre un regain de faveur dans les conversations quotidiennes villageoises. Tout cela traduit l'absence de Justice, d'égalité des citoyens devant la Loi.

III.-A un niveau plus profond et ressenti de façon plus confuse, il y a le sentiment dans le Peuple, que, en dehors de toute interférence politique ou administrative, la justice fonctionne surtout contre les "Madinika" (les petits) les pauvres. Il ne s'agit plus cette fois du riche fautif qui n'est pas inculpé mais de la constatation que les pensionnaires des prisons sont des Petits (des "Belamba" - des "Mavomavo"). Non pas que les Petits ne se jugent pas fautifs d'avoir accompli un délit, mais il y a une interrogation confuse sur l'honnêteté des riches, et la malhonnêteté des pauvres.

IV.-LE COMPORTEMENT des Gendarmes dans leur rapport quotidien avec les paysans est identique au comportement des "Mpitondra" (ceux à qui revient la tâche de "porter" le peuple actuellement) (Porteurs du peuple) qui est vécu par le Peuple comme un comportement de domination. D'abord, "ils marchent toujours ensemble". Les Gendarmes accompagnent généralement les chefs de Canton, de village, les maires, les conseillers ruraux (voir réunion villageoise). C'est à leur propos que les paysans disent que ces "Grands" locaux se servent des Gendarmes comme des "bêtes pour faire peur" à la manière dont les exécutants malgaches du pouvoir Vazaha (Etranger) pendant la colonisation disaient très souvent : "*le Vazaha va venir*", comme si aucune autre autorité n'était possible sans cette référence. Mais les Gendarmes par leur comportement personnel s'identifient eux-mêmes aux Mpitondra actuels dans la perception du Peuple. Le terme de comportement est pris ici dans un sens très large ; il englobe des langages, des gestes, des attitudes, des pratiques qui sont perçues par les villageois comme des manifestations oppressives. Nous faisons allusion ici AU LANGAGE qui ne prend pas garde de poser une condition commune entre des personnes placées dans un rapport

hiérarchique mais s'affirme d'emblée comme un langage autoritaire, aux GESTES et ATTITUDES qui marquent le non respect de chacun, aux PRATIQUES qui consistent à mettre les gens dans l'obligation d'offrir de l'argent, des menus biens, des femmes, le gîte, le coucher, le couvert, Argent, Femmes, Honneur, telle est pour le Peuple la devise actuelle des Porteurs du Peuple (les 3 V : Vola - Vehivavy - Voninahi-tra).

Pourquoi MANIFESTATIONS OPPRESSIVES ? parceque pour les paysans elles signifient toutes le refus d'établir une relation de réciprocité entre des interlocuteurs placés les uns par rapport aux autres dans un rapport hiérarchique mais que les paysans considèrent comme appartenant à une même communauté. Cet absence de réciprocité c'est la volonté délibérément affirmée aux yeux des paysans que ceux qui ont charge de porter le Peuple appartiennent à un autre univers, un autre monde que le leur, un monde étranger qu'ils identifient au monde des "Vazaha", des colonisateurs.

L'absence de réciprocité c'est nécessairement L'OPPRESSION. Nous allons revenir en détail au moment de l'analyse de la situation actuelle sur la logique de l'univers paysan à ce propos. Nous constatons pour le moment simplement le fait.

(b) Parmi les causes avancées aux difficultés actuelles de la Gendarmerie, on trouve chez certains responsables cette idée que le mal serait dans la paysannerie. La peur des villageois, le mutisme, les fausses déclarations, la fuite ne seraient pas des manifestations d'une situation globale à partir de l'analyse de laquelle on pourrait seulement comprendre ces comportements mais des traits de mentalité malgache, de civilisation malgache, considérés comme quasi-naturels. C'est dans une analyse psychologique de la paysannerie malgache que résiderait le secret de la compréhension du rapport actuel entre la Gendarmerie et la Population et d'une manière plus générale entre le Fanjakana et la Population.

On n'aura pas de mal à reconnaître dans cette psychologie grossière du colonisateur moyen les lieux communs d'un racisme latent qui comme tout racisme présente l'avantage de ne jamais se mettre en cause soi-même quand il s'agit d'expliquer le comportement d'une population. Repris par des malgaches, ce langage traduit une autre forme de racisme, celui qui naît avec une certaine forme d'évolution

de la Société : le mépris de l'homme de la ville pour les campagnards. On ne saurait donc être étonné de l'originalité des solutions proposées à l'intérieur de cette logique d'explication : d'une part la solution pédagogique : il faut éduquer les masses, d'autre part, la solution de force : seule la force, la contrainte sont susceptibles d'être payants auprès des gens naturellement craintifs et faux.

- (c) Enfin, un argument est très généralement employé pour expliquer le rapport actuel entre la Gendarmerie et la Population : l'héritage colonial = la Gendarmerie Vazaha, la garde Indigène, l'oppression coloniale, sa perpétuation. Il est bien clair que cet argument ne peut servir d'explication et qu'il ne s'agit que d'une constatation car il reste encore à expliquer pourquoi la situation coloniale se perpétue dans une situation d'Indépendance où les porteurs du peuple sont Malgaches ?

Conclusion.

- I. A travers cette description, l'image qui ressort du Gendarme est bien celle du "Fahavalo" (ennemi du Peuple) : il exécute les missions du Pouvoir dont le caractère arbitraire et oppressif est évident pour le Peuple ; il est le complice des Porteurs du Pouvoir dans le transgressant de la Justice à leur profit - il manifeste par son comportement quotidien son appartenance à un monde étranger, le monde des agents du Pouvoir, assimilé au monde Vazaha, mais encore plus insupportable puisque ce monde n'est plus peuplé de Vazaha mais de Malgaches. Ennemi du Peuple, non pas de la Population malgache en général, mais des faibles, des "Madinika", ami des Grands, des "Lehibe".

"Le métier des Gendarmes est le dernier des métiers : ils ne pensent qu'à rechercher les malfaiteurs, à vérifier les impôts, à sanctionner la malpropreté des habitations, à coucher avec nos femmes, à questionner les gens sur des choses idiotes et inutiles. Voilà un métier qui ne peut se concevoir que pour des gens d'une catégorie très particulière. Aussi s'il y a relation et rapport avec eux, c'est uniquement par hypocrisie, peur, intérêt personnel. (propos paysans rapportés par le Capitaine AND. dans son rapport confidentiel. P.S.).

Une opinion est entrain de devenir dicton "Mitonatonana hoatry ny polisy afaka", soit dans une traduction libre, être isolé, désemparé à la manière d'un policier qui vient d'être libéré de son service et qui se retrouve dans la population qu'il a opprimée.

2. Paradoxalement, cette situation est ressentie profondément dans la Gendarmerie, aussi bien au niveau des exécutants que du Commandement, soit avec amertume et résignation, soit avec colère. Les Gendarmes exécutants se sentent haïs injustement par le Peuple : Malgaches et cependant rejetés par des Malgaches, étrangers dans leur propre pays. Leur comportement oppressif vis à vis du Peuple leur apparaît dans cette situation comme l'impossibilité d'un autre rapport, une fatalité d'où il ne voit comment sortir.
D'un autre côté, ils ont l'impression d'être utilisés par certains Grands actuels comme des boucs-émissaires, des personnes à qui on impute volontiers tous les torts, que l'on met en avant pour détourner de soi le mal qui résulte des affronts faits au Peuple.
Ce rôle de bouc-émissaire ne s'accompagne même pas de l'estime : le sentiment domine d'être considéré comme des parents pauvres par ces mêmes Grands du moment. Comme les tabourets, bons pour le salon et bons pour le bois à brûler, selon l'expression d'un Gendarme.

3. Cette prise de conscience de la Gendarmerie trouve sa logique dans le statut d'Indépendance que la Gendarmerie a toujours revendiqué vis à vis des différents pouvoirs et dans l'idée qu'elle se fait de sa mission auprès de la Population : serviteur de la Loi, de la Justice, défenseur de Droits, Protecteur du Citoyen.

4. La prise de conscience de la situation actuelle et la référence aux principes de l'Indépendance et de la Justice, est à l'origine de l'effort actuel du Commandement de penser une modification de la situation pour mettre davantage la Gendarmerie en accord avec ses principes et en conséquence, bouleverser l'image de la Gendarmerie aux yeux de la population. Le but de l'analyse est de faire apparaître le possible et les limites de cette ambition. Dans quelle mesure la transformation des rapports entre la Gendarmerie et la Population dépend-elle des Gendarmes, d'une modification de leur comportement ? Peut-on dissocier les Gendarmes des Fonctions dont ils sont porteurs du fait du Pouvoir dont ils sont les serviteurs naturels. Ces Fonctions elles-mêmes ne posent-elles pas nécessairement les Gendarmes dans un rapport antagoniste avec le Peuple ? La Gendarmerie peut-elle être en même temps : Gendarmerie du Pouvoir et Gendarmerie du Peuple ? Tout dépend de la nature du rapport entre le Peuple et le Pouvoir au moment historique vécu actuellement par Madagascar.

Deuxième partie : Essai d'analyse de la situation actuelle du rapport
GENDARMERIE-POPULATION.

A. CRISE DE LA COMMUNAUTE et IDEOLOGIE PAYSANNE.

I. Si nous essayons de ramener à une idée principale ce qui est présent dans toutes les doléances dont nous venons de faire état, en laissant de côté pour le moment les deux derniers arguments dont le caractère borné apparaîtra de soi-même à la fin de notre analyse, nous dirons que tous les griefs actuels de la paysannerie, de même que la conscience des Gendarmes face à la situation actuelle, traduisent un même phénomène vécu : la crise de la Communauté entre Malgaches, la constatation que la communauté entre Malgaches est rompue, depuis l'Indépendance.

Crise de la Communauté en effet la répression intransigeante à propos de l'impôt, à propos de la propriété des cours, de l'état des maisons. Crise de la communauté, la non tolérance vis-à-vis des pratiques qui apparaissent légitimes aux yeux de la Population villageoise.

Crise de la communauté, le comportement des "Grands", de ceux qui détiennent un pouvoir venant pourtant du Peuple, qui ne respectent pas la justice et usent de leur pouvoir pour la bafouer à leur avantage et au détriment des "Petits" de toutes sortes.

Crise de la communauté qui fait que les "Mahantra" (les pauvres) se trouvent démunis du fait que ceux qui ont la charge de porter ne portent pas et qu'ils sont contraints de voler et sont punis par les Lois et les Gendarmes.

Crise de la communauté, le comportement des Gendarmes dans leur contact quotidien avec les villageois quand ils recherchent l'honneur pour eux-mêmes, l'argent, quand ils ne respectent pas par le langage, les gestes, les attitudes, les pratiques de coercition, ceux qui sont placés à une place inférieure dans la hiérarchie sociale et politique.

Les Gendarmes sont les représentants vivants de cette crise. Ils appartiennent pour le Peuple à cette catégorie de Malgaches qui depuis l'Indépendance ne reconnaît plus les "Madinika" (les "Petits") pourtant Malgaches comme eux. Ils occupent même une position particulière : celle d'exécutant de la politique des Lehibe (des "Grands").

2. Qu'est-ce donc que la crise de la communauté pour le Peuple, pour les "Madinika" actuels.

Ce n'est pas le refus de la hiérarchie qui s'est instaurée dans la société

entre riches et pauvres, entre porteurs du Peuple et portés - entre Gendarmes porteurs d'un Pouvoir et la population villageoise. Ces hiérarchies, de même que les hiérarchies anciennes fondées sur l'ordre généalogique entre Aînés et Cadets, parents et enfants, sont fondées dans la conscience spontanée actuelle de la Population, ailleurs que dans les rapports humains : elles sont fondées dans un ordre qui ne vient pas des hommes mais qui est de nature quasi-divine, ce qui exprime le terme Malgache : "Lahatra".

La crise de la communauté c'est la constatation à travers l'ensemble du comportement des "Grands" (Lehibe) actuels, du refus de ceux-ci d'accomplir les devoirs qui leur reviennent du fait de la place qu'ils occupent par rapport aux "Madinika" (Petits), c'est le refus de la réciprocité qui est impliquée dans les verbes malgaches précédés du préfixe mifa comme : mifanome voninahitra, mifandefitra, mifanaja, mifanasoa, mifanampy, mifangoraka, mifampijery, mifamindra fo etc...

On voit donc que ce qui est mis en cause par les "Madinika", ce n'est pas la hiérarchie, le fait que les uns se trouvent par rapport aux autres dans une position hiérarchique, c'est la qualité de la relation entre les deux termes posés dans un rapport hiérarchique.

3. Quelle est donc la logique de cette idéologie, de cet univers des "Petits", des "Madinika" ? Dans quelle cohérence enferment-ils la situation actuelle ? Appuyons nous sur un court extrait d'une réunion paysanne pour mieux saisir cette cohérence :

"A propos des dirigeants depuis l'Indépendance, on sait que l'on a offert au peuple une pierre brûlante, si l'on regarde l'administration. Dès qu'on a eu l'Indépendance, on a espéré que, puisque ceux qui ont charge de porter le peuple et ceux qui sont portés, sont des Malgaches, de même sang, on aurait pitié les uns des autres, on se tolérerait, on se respecterait, on se donnerait de l'honneur et on s'obéirait. Mais quand ont été élus ces gens qu'on a offerts pour prendre soin et pour diriger, prendre soin pour pouvoir vivre en paix sur la terre, tout cela a été une déception, car être de même père et de même mère s'est évanoui ; avoir un sang commun, être tous fils d'Adam et Eve ; et on arrive au proverbe : "la faute n'atteint pas les Grands, et l'on n'est pas du tout égaux alors qu'on est tous Malagasy..." Quand ils étaient à égalité avec le peuple, c'est à dire quand ils étaient encore dirigés comme tout le monde, ils avaient conscience de cela, mais une fois arrivés à leur place d'honneur, adieu tout cela. Au temps colonial, on savait se respecter et s'aimer entre Malagasy et quand ce sont de nouveau des Malagasy qui gouvernent, car l'Indépendance est revenue, on voit que l'amitié réciproque et l'union des Malagasy sont complètement détruites..."

Pour la majorité des paysans il existe une unité originelle entre les "Mpitondra" et les "Olona entina" (entre les Porteurs et les Portés), qui est vécue actuellement comme une unité significative : cette unité fondamen-

mentale c'est qu'il existe une condition commune partagée entre les uns et les autres qui recouvre la rupture hiérarchique : le fait d'être descendant des mêmes ancêtres de même sang, d'être Malgaches. De cette condition commune découle nécessairement, sous peine de sanctions immanquables (le Tsiny et le Tody venant de médiateurs communs), l'union (Firaisana).

L'Union c'est quoi ? C'est précisément la réciprocité entre les personnes placées dans des positions hiérarchisées, le respect de chacun par l'autre à la place qu'il occupe, l'accomplissement par chacun des devoirs qui lui reviennent, l'exercice par chacun des droits qui lui sont reconnus du fait de la place qu'il occupe. L'union c'est en même temps et en conséquence de cette réciprocité, le bien pour tous garanti par le respect de cet ordre, et donc le bien pour le Peuple, bien qui se projette comme effet de l'intervention des médiateurs de la communauté. Les ancêtres et Dieu.

La crise actuelle c'est donc le refus de la part des Grands de reconnaître cette unité fondamentale. De ce refus découle l'absence d'union, de réciprocité et de cette absence d'union : les malheurs du Peuple qui se projettent comme effet de l'intervention des médiateurs de la Communauté. Le refus de l'unité et de l'Union, c'est le non dépassement de la rupture hiérarchique entre Lehibe et Madinika (Grands et Petits), entre Mpitondra et Olona entina (entre Porteurs et Portés), c'est le maintien de cette rupture hiérarchique, c'est à dire la domination absolue, l'oppression des Madinika par les Lehibe, des Olona entina par les Mpitondra (des Petits par les Grands - des Portés par les Porteurs).

4. A l'intérieur de cette cohérence, les solutions sont de deux ordres : l'attente de la malédiction qui doit s'abattre nécessairement un jour où l'autre sur les responsables de la rupture de la communauté et l'idée que la recréation de l'unité et de l'union résoudrait les vicissitudes, les misères actuelles du Peuple.

On voit dans cette logique les perspectives qui seraient ouvertes à une stratégie de transformation des rapports entre les "Mpitondra" et les "Olona entina" en général et entre les Gendarmes et la Population en particulier : le secret de la modification de ce rapport serait dans le renversement de la QUALITE des rapports interpersonnels entre les acteurs en présence, c'est à dire dans le bouleversement du comportement au sens le plus large du terme des Porteurs et des Gendarmes, et sa mise en correspondance avec le comportement attendu par les villageois.

Que faut-il penser de cette idéologie et de la stratégie immédiate d'action que l'on peut en tirer ?

B. CRISE DE LA COMMUNAUTE ET CRITIQUE DE L'IDEOLOGIE PAYSANNE.

L'exposé de la crise vécue actuellement par la Population villageoise vis à vis du Fanjakana en général et de la Gendarmerie en particulier, la cohérence dans laquelle elle enferme cette crise et la solution envisagée spontanément à la crise à l'intérieur de cette cohérence, posent un certain nombre de questions importantes :

En admettant qu'une stratégie de pénétration soit mise au point et prenne consistance dans la pratique, qui modifie la qualité du rapport entre les Gendarmes et la population, peut-on attendre de ce changement un bouleversement de la nature de ce rapport ? La crise qui est vécue actuellement comme une crise de la communauté, n'est-elle pas en dernière analyse fondée ailleurs que dans le comportement des Porteurs du Peuple, ce qui rendrait illusoire toute tentative de la résoudre en agissant sur les comportements et vaine toute recherche de l'union ? Quelle est la nature du rapport actuel entre le Fanjakana et la Population et partant la nature du rapport Gendarmerie-Population ?

Seule la réponse à ces questions pourra nous acheminer vers la réponse à la question plus fondamentale que nous avons posée en conclusion de notre première partie : quel type de transformation peut-on envisager dans la situation présente au rapport Gendarmerie-Population, quel est le possible et quelles sont les limites de cette transformation ?

I. L'ordre Economique et Social.

Il n'est pas question dans le cadre de cette courte étude de faire un tableau même succinct de la situation, mais de poser quelques grands traits utiles à notre analyse. (I)

La caractéristique principale, c'est une pauvreté allant grandissante à la campagne sur la base, d'une part, d'une organisation très peu progressive de la production en relation avec des formes de propriété qui font que la petite culture parcellaire est dominante -d'autre part, d'une insertion de l'économie villageoise dans un milieu économique social qui est celui d'un capitalisme étranger et à un moindre degré, malgache, dont le fonctionnement par les prélèvements exercés sur la campagne rend la condition paysanne encore plus misérable- et dans un milieu politique qui par le système de l'impôt et de son utilisation renforce ce caractère misérable.

Cette situation est le produit d'une part, de la mise en rapport sur une période de plus de 70 ans de la société malgache rurale existant au moment

(I) traits surtout caractéristiques de la région des Plateaux.

de l'arrivée des colonisateurs et de la Société dont étaient Porteurs les Colonisateurs, et d'autre part, de la forme prise par la décolonisation à Madagascar.

Cet appauvrissement économique, assez généralisé de la paysannerie, s'accompagne d'une dégradation des rapports sociaux anciens et d'un avilissement culturel, sans que l'on puisse entrevoir la richesse de rapports sociaux nouveaux. Ce processus allant en s'accroissant à une vitesse accrue depuis l'Indépendance dans la mesure où la colonisation ne joue plus le rôle de cristallisation des "valeurs malgaches". Cette situation produit donc une masse de paysans pauvres, une minorité de paysans aisés (ou moins pauvres) une minorité ouvrière, un lumpen-prolétariat urbain issu de la campagne et une lumpen-aristocratie étrangère et malgache (aristocratie dont la facilité dans l'acquisition de la richesse a comme contraste la trivialité la plus grossière dans son utilisation - tirant le plus clair de ses ressources de la misère paysanne et d'une misère ouvrière urbaine naissante).

La situation se caractérise dans son ensemble par l'existence de rapports antagonistes dans la société entre une minorité principalement étrangère et secondairement malgache privilégiée et une majorité dont la misère est la contrepartie de la position privilégiée de la minorité.

2. Il est clair que cet ordre économique et social par son fonctionnement produit, en même temps que la richesse et la misère, tous les maux qui accompagnent ce genre de différenciation, d'autant plus qu'il ne fonctionne pas de façon progressive : les difficultés extrêmes de payer l'impôt et autres "adidy", le manque d'argent qui entraîne de multiples délits et crimes en même temps qu'un certain nombre de pratiques clandestines etc...

Cette situation engendre par ailleurs au pôle opposé, le recours aux moyens les plus frauduleux pour atteindre richesse et pouvoir en même temps que des pratiques les plus illégales pour se maintenir à la place acquise par ces moyens - L'arrogance, le mépris, l'ostentation vis à vis des "Madinika" (les Petits) dans la consommation sont la manière dont se traduit généralement dans la quotidienneté des rapports sociaux cette ascension économique et cette différenciation en couches sociales antagonistes.

3. Quelle que soit l'idéologie dont il entoure l'exercice du Pouvoir, de Développement - Démocratie - Socialisme - il est bien clair que l'Etat est le

garant de cet ordre économique et social, de son libre fonctionnement, de son maintien, de sa perpétuation - et pour ce faire, il a recours à la légalité : les Lois, le Droit, garantissent l'honnêteté des riches à travers la reconnaissance du Droit sacré de la propriété privée, l'égalité et la liberté de tous. Les magistrats, les Gendarmes et les prisons complètent de façon nécessaire l'appareil de répression utile au maintien de "l'ordre". A l'antagonisme dans la société entre des couches sociales opposées correspond donc l'antagonisme de l'Etat, du Pouvoir vis à vis de la majorité de la Population - le Peuple et son identification aux couches privilégiées.

4. Dans la sphère de l'appareil répressif d'Etat, certaines personnes se trouvent de ce fait investies de fonctions de répression : ainsi en est-il de la Gendarmerie et des Gendarmes.

Il est utile d'insister ici sur la distinction entre la FONCTION et les PORTEURS de la Fonction. La fonction qui est impartie aux Gendarmes dans une société déterminée est fixée par l'ordre économique et social existant et la nature du Pouvoir qui le garantit -l'individu n'est que la Porteur de cette fonction- sa personnalité en conséquence, son comportement, ses attitudes, ne font que modifier la manière d'exercer la fonction mais ne mettent pas en cause la fonction elle-même. La manière de pratiquer la répression ne modifie pas le caractère répressif de l'action. Elle l'enveloppe simplement d'une atmosphère différente.

A partir de cette brève analyse, on voit immédiatement la critique qui doit être faite à l'idéologie de la communauté -et surtout à la solution envisagée dans la conscience spontanée de la paysannerie- à la crise de la communauté : la recreation de l'unité, de l'union, du "Fihavanana" (X). Les Mpitondra (Porteurs), y compris les Gendarmes, sont porteurs de fonctions répressives. Simplement le comportement actuel de ces "Mpitondra" joue en quelque sorte comme circonstance aggravante par son caractère arbitraire. Aussi un changement radical dans le comportement du Porteur de la fonction,

(X). FIHAVANANA = nous définirons le terme de Fihavanana comme l'ensemble des relations de réciprocité existant entre des personnes placées les unes par rapport aux autres dans un rapport hiérarchique mais se reconnaissant l'appartenance à une même communauté par le partage d'une condition commune face à des médiateurs communs.

non accompagné d'un bouleversement des conditions générales qui fixent le contenu de la fonction -la mutation du "mauvais" Mpitondra en "bon" Mpitondra- quelle que soit la modification que l'on puisse en attendre, quant à la qualité des rapports avec le Peuple, ne sauraient changer la nature profonde du rapport. Là où les rapports sont antagonistes, leur dépassement dans le "Fihavanana" est toujours démagogique. N'est-ce-pas l'astuce suprême de la démagogie que de chercher à envelopper la répression dans des rapports de "Fihavanana".

5. Une question surgit ici : Pourquoi l'idéologie de la majorité de la population, le Peuple, et d'une certaine manière, l'idéologie d'une partie des Malgaches qui se trouvent dans la situation présente en position de "Grand" pourquoi cette idéologie apparaît-elle à ce point rétrograde, au moins dans la solution qui est recherchée à la crise constatée de la communauté entre Malgaches? Pourquoi les rapports n'apparaissent-ils pas ce qu'ils sont, des rapports antagonistes ? Pourquoi la majorité de la Population attend-elle d'un rapport personnel direct de réciprocité entre "Mpitondra-Ray aman-dreny" (Porteurs-Parents) et "Olona entina-Zanaka" (Portés-Enfants) à l'intérieur d'une communauté englobant tous les Malgaches, la solution à ces maux ?

L'idéologie de la paysannerie dans son état actuel renvoie d'abord à une situation ancienne où la communauté patriarcale dominait sur la base d'une mise en oeuvre communautaire de la production - les inégalités étaient faibles en richesse ("harena" et non "vola") tandis que les rapports de parenté étaient des rapports sociaux fondamentaux et que la hiérarchie familiale tenait lieu de hiérarchie sociale. Dans ces communautés de référence, repliées sur elles-mêmes, n'entretenant que de faibles rapports économiques et sociaux avec le reste de la société, tous les problèmes économiques et sociaux étaient réglés dans et par la communauté, par l'union (Firaisana) c'est à dire par le partage des droits et des devoirs entre Ray aman-dreny et Zanaka, Zoky et Zandry (Parents et Enfants ; Aînés et Cadets). L'union qui était vécue comme l'expression nécessaire de l'unité -"Ny fihavanana no niteraka ny Firaisana"- les rapports personnels directs à l'intérieur de la communauté entre groupes hiérarchisés, suffisaient donc à résoudre les problèmes alors limités surgissant quotidiennement.

La colonisation a bouleversé cet ordre économique et social, non pas de fond en comble, mais suffisamment pour faire surgir des rapports économi-

ques sociaux et politiques nouveaux.

D'une part elle a contraint les communautés à sortir de leur repliement séculaire en obligeant leurs membres à entrer dans l'échange. Cette ouverture sur l'extérieur (la ville importée) s'est accompagnée d'effets induits dans les communautés. Le fait important, c'est que les problèmes de reproduction des individus ne pouvaient plus se régler simplement, dans et par la communauté, mais que la reproduction de chacun devenait largement dépendante de rapports extérieurs à la communauté, notamment de rapports d'échange. La production ne pouvait plus être réglée par le simple rapport des parents et des enfants, des aînés et des cadets. Chacun se trouvait plus ou moins dépendant du marché pour la production et pour l'ensemble de ses besoins. Ce mouvement s'est accompagné d'une certaine différenciation entre les personnes à l'intérieur du groupe communautaire, différenciation qui était "grosse" de nouveaux rapports sociaux.

D'autre part, ce processus de dissolution économique de la communauté pour faire place à des rapports économiques nouveaux, s'accompagnait d'une dissolution du pouvoir interne de la communauté revenant aux Parents, aux aînés. Le pouvoir qui revenait aux anciens de la communauté échut à l'Etat et à ses exécutants, les fonctionnaires -Etat et Fonctionnaires qui devinrent un Pouvoir étranger au-dessus de la Société.

Ce double mouvement de différenciation interne dans la Société, entre ses membres, et d'apparition de l'Etat, s'est accompli dans un contexte colonial, c'est à dire dans un rapport de domination. Ce fait est fondamental pour comprendre l'idéologie dominante actuellement dans la Population ?

La colonisation en tant que phénomène de domination a pour caractéristique de créer une condition commune d'asservis, de dominés. Cette condition commune est principale : *"Pendant la Colonisation nous étions tous Esclaves des Vazaha"*.

Cette condition commune a eu précisément pour fonction de masquer aux yeux de la majorité les bouleversements profonds apportés dans la société malgache par la colonisation, non plus cette fois en tant que phénomène de domination, mais en tant que les colonisateurs étaient proteurs de rapports économiques et sociaux nouveaux et d'un Etat garantissant l'ordre nouveau. La forme spécifique prise par la décolonisation à Madagascar, caractérisée par la perpétuation de l'ordre économique et social mis en place par la colonisation et l'émergence d'un Pouvoir politique garant de cet ordre, mais dont les porteurs se trouvaient désormais être des Malgaches, a abouti à faire apparaître au grand jour ce qui était déjà présent dans l'ordre an-

cien mais recouvert, masqué : les différenciations internes à la société malgache et l'existence d'un Etat étranger à la société, placé au-dessus d'elle. La décolonisation a permis en faisant "sauter" la condition commune que se traduisent dans les rapports sociaux les différenciations économiques déjà présentes dans la société et que la double nature de l'Etat colonial se dévoile : non pas simplement Etat coercitif aux mains des Etrangers, mais Etat coercitif étranger à la société -qui se perpétue une fois que les Porteurs "Vazaha" du Pouvoir ont disparu.

Le fait idéologique fondamental de ces 10 ans d'Indépendance, c'est la découverte par les Malgaches après la retombée de l'euphorie des premières années que le fait d'être "Malgache" a disparu. Mais en même temps l'impossibilité de s'en expliquer les raisons profondes et partant toutes les velleités de recréation de l'union -dans une situation qui est précisément le produit de sa dissolution.

Il est clair que cette angoissante découverte est surtout le fait des "Petits" (Madinika). Les "Grands" (Lehibe) qui sont insatisfaits de l'ordre présent sont plus sensibles à la dépendance vis à vis de l'étranger perpétuée par la décolonisation qu'aux rapports internes à la société malgache. Quant aux "Grands" du Pouvoir, la réactivation permanente (X) d'antagonismes en train de dépérir, antagonismes de castes et antagonistes ethniques, les absorbe trop pour que la mise en esclavage de leur pays et les différenciations internes émergeant peu à peu à la surface de la société malgache puissent constituer des éléments prépondérants de leur conscience politique.

Quelle que soit la dépendance vis à vis de l'Etranger et son importance dans la compréhension de la situation présente, le fait politique fondamental, c'est l'antagonisme entre Malgaches dans la société et toute tentative de recréation de l'union sans toucher aux causes fondamentales de la désunion relève de l'utopie pure et simple ou de la démagogie.

Ce long détour était nécessaire pour prendre une conscience claire des limites de toute ambition qui se donnerait pour objectif de modifier l'ordre existant à partir d'une action sur le comportement des responsables, à

(X). L'Etranger ne se fait pas faute d'alimenter en permanence en bois de chauffe ce feu en train de s'éteindre -pour la conservation bien comprise de son emprise économique, culturel et stratégique sur le pays.

partir d'une simple normalisation dans la sphère des "Mpitondra". On peut servir très honnêtement une société qui fonctionne de la manière la plus oppressive pour la majorité et objectivement être un élément important de l'appareil de répression.

Sommes-nous conduit de ce fait à une impasse quant à notre objectif de modification des rapports actuels entre la Gendarmerie et la Population ?

Il semble que la réponse soit positive : dans une situation où les rapports dans la société sont antagonistes et où les rapports entre la majorité du Peuple et le Pouvoir sont antagonistes -comment être à la fois Gendarmerie du Peuple et Gendarmerie du Pouvoir ?

Le seul moyen de sortir de cette impasse à l'intérieur des limites fixées par l'ordre existant est dans un compromis lucide qui pose des objectifs à long terme..

L'objectif fondamental est bien de réhabiliter la Gendarmerie aux yeux du Peuple. Ne pouvant faire qu'elle devienne la Gendarmerie du Peuple n'est-il pas possible d'en modifier l'image par une stratégie d'action propre à faire apparaître au moins son indépendance vis à vis, non pas de l'ordre existant, mais de ceux qui ont tendance à accaparer la justice à leur profit et à abuser de leur Pouvoir pour imposer leur domination. Se résoudre à être les serviteurs intègres mais lucides d'un ordre oppressif afin de préserver l'avenir.

Nous allons essayer de poser les grands traits d'une stratégie visant à la recherche de cet objectif.

Troisième partie

Eléments d'une stratégie d'action visant à modifier le Rapport actuel entre la GENDARMERIE et la POPULATION.

Le contenu de la stratégie dont il sera question ici se rapportera essentiellement au comportement des Gendarmes -aux modifications qui dépendent de la gendarmerie elle-même. Il s'agira moins des missions que de la manière de les conduire. Les éléments de la stratégie seront tirés directement de l'analyse du rapport quotidien entre les Gendarmes et la Population.

I. Rappelons brièvement les données de ces rapports : par leur langage et leur comportement les Gendarmes marquent leur appartenance aux yeux du Peuple, à un univers étranger, l'univers "Vazaha" de la colonisation, et

cette identification est insupportable pour les paysans dans la mesure où ce ne sont plus des Vazaha qui "portent" mais des Malgaches. Ces manifestations d'appartenance à un univers étranger sont le signe d'un refus de la communauté entre Malgaches -de la communauté attendue entre personne ayant en commun le fait d'être Malgaches, de partager une condition commune, d'être soumis aux mêmes médiateurs. Elles créent un rapport de domination absolue. Les villageois dans cette situation se posent dans une communauté d'asservis face aux Gendarmes- marquée par une passivité qui est une source de hostilité.

Le problème posé par cette situation n'est pas de briser le rapport hiérarchique entre Gendarmes et Peuple, mais de faire en sorte que la rupture hiérarchique soit dépassée dans une condition commune partagée par les uns et les autres et qui fonde des rapports de réciprocité. En termes plus simples, il s'agit que les Gendarmes s'intègrent dans une communauté avec les villageois de telle sorte qu'au lieu que les villageois se définissent dans un "nous" exclusif (izahay) par rapports aux Gendarmes, que villageois et Gendarmes se définissent dans un "nous" inclusif (isika) de forme communautaire.

Le fait de se poser comme Zanaka doit s'accompagner également dans le langage d'un effort nécessaire pour marquer la condition commune entre les deux termes pris dans un rapport hiérarchique et l'unité qui en découle : être descendants des mêmes ancêtres, être Malgaches, être d'une même patrie (Firenena), etc... et en conséquence, être frère du même ventre : "Mpiray tampo" (être du même sang) ; "Mpiray rà" (être du même sang, avoir les mêmes ancêtres) "Mpiray Ra zana".

Le langage implique évidemment un ensemble de comportement qui lui donne corps dans la pratique : il s'agit d'actualiser la condition d'enfants par des gestes, des attitudes qui tous marquent le respect envers les Ray aman-dreny. Nous n'y insisterons pas : le malaise des Gendarmes malgaches indique assez que le mythe actuel du Vazaha considéré comme seul modèle de comportement dans les rapports avec les villageois n'a pas réussi à extirper complètement ces traits caractéristiques des relations internes à la Population rurale.

En montrant qu'un autre rapport est possible, le Gendarme se réconciliera facilement avec lui-même sinon avec le Peuple qui ne pourra ressentir que comme un choc profond ce changement de comportement.

3. La question surgit évidemment de savoir si le fait de se mettre en position de Zanaka vis à vis des villageois posés comme Ray a man-dreny, de s'abaisser pour rehausser ses interlocuteurs, ne met pas en cause l'autorité du Gendarme. Cette hypothèse nous paraît exclue. POURQUOI ?

On constatera que cette tactique a pour effet dans le milieu villageois de bouleverser la manière dont les paysans se définissent eux-mêmes vis à vis des porteurs de l'autorité. On sera frappé de constater que dans le même temps où le Gendarme se met en position de Zanaka vis à vis de tous les villageois posés comme Ray aman-dreny et que par le langage sera dégagée une condition commune partagée et une unité et que dans le comportement s'actualisera cette condition commune sous la forme de l'accomplissement par les paysans des devoirs qui leur apparaîtront comme nécessaires à l'intérieur de ce rapport.

Cette mutation peut surprendre ; au départ, les villageois se définissent comme une communauté exclusive d'asservis face à un Ray aman-dreny oppresseur. Désormais, ils intègrent le même Ray aman-dreny dans une communauté inclusive : c'est que dans la situation présente, les villageois sont conduits à imaginer l'existence de deux Fanjakana : "un Fanjakana ambany" "Antenantenany", personnalisation de l'oppression quotidienne et un "Fanjakana ambony" "aò an-tampony" (un pouvoir d'en haut et un pouvoir d'en bas) bon, juste, dont les Lois seraient travesties par le Fanjakana inférieur qui en ferait des "Didy vilana", des lois tordues. Pour les villageois, le Gendarme devient l'envoyé ("Iraka") de ce Fanjakana supérieur-redresseur de torts en quelque sorte, autre image d'un Fanjakana attendu, où Mpitondra et Olona entina se reconnaîtraient les mêmes médiateurs et donc une condition commune, se reconnaîtraient comme parties égales d'un tout unique.

4. Quels résultats peut-on espérer de ces éléments tactiques érigés en stratégie ? Les hommes sont en général plus sensibles spontanément à l'humiliation qu'à la misère et donc plus sensibles au respect mutuel qu'à l'inégalité.

Depuis de longues années coloniales, les communautés villageoises vivent dans l'oppression et l'une de ses manifestations quotidiennes, l'HUMILIATION. Depuis 10 ans cette humiliation est devenue intolérable, car elle est le fait de Malgaches vis à vis d'autres Malgaches. Un tel bouleversement dans le comportement du Gendarme ne peut que créer une émotion profonde et faire naître un espoir immense dans le Peuple : l'espoir de la réconciliation : "*Ce serait le Paradis sur la terre*" selon l'expression d'une paysanne dans

la réunion donnée en annexe. Cette réconciliation c'est en fait la libération de l'oppression coloniale dans les rapports interpersonnels. On peut en attendre que l'atmosphère de répression collective s'estompe et que les tâches des Gendarmes se trouvent ramenées aux tâches de répression individuelle vis à vis des délits et crimes que le paysan moyen dans sa conscience spontanée considère comme répréhensible. C'est une conscience supérieure qui voit dans les délits et crimes l'effet du fonctionnement d'une certaine société. C'est cette conscience supérieure qui fait que les hommes deviennent plus sensibles à la misère et à l'inégalité qu'à l'humiliation, et voit dans le Fivahanana l'astuce suprême de la démagogie. A ce niveau de conscience c'est la société qui est remise en cause, les fonctions dont sont porteurs les responsables et non plus leur comportement. Dans les limites que se donnent la Gendarmerie à son action, c'est à dire dans les limites qui lui sont fixées par l'ordre existant, ce niveau de conscience ne peut apparaître que superflu et nuisible.

On peut attendre en conséquence de cette stratégie, une information spontanée des Gendarmes par la majorité de la Population à propos des éléments qu'elle juge nuisibles. On peut attendre une ouverture à une pédagogie. Enfin la réconciliation avec le Peuple ne serait pas le moindre effet de cette pratique. Il leur apparaîtrait que le rapport instauré par les colonisateurs avec les villageois n'est pas un rapport nécessaire à l'exercice de l'autorité, que l'autorité entre Malgaches peut revêtir une autre forme sans en souffrir.

5. La mise en oeuvre de cette stratégie, c'est à dire, sa réalisation dans la pratique quotidienne des rapports entre les Gendarmes et la Population implique évidemment une formation des Gendarmes : que la nécessité de cette transformation soit intériorisée par chacun d'entre eux. Cette intériorisation passe obligatoirement par un certain rapport pédagogique entre les Officiers pénétrés de cette nécessité et les Gendarmes qui sont quotidiennement en rapport avec les Populations. Apparaît donc ici comme une condition de la mise en oeuvre de cette stratégie, la transformation des rapports internes à la Gendarmerie entre "Supérieur" et "Inférieur" "Chefs" et "Subordonnés". Cela signifie d'une part que toute transformation de la relation entre Gendarmes et Population passe par un bouleversement du rapport entre le Gendarme et ses chefs, et d'autre part, qu'aucune pédagogie des Gendarmes n'est possible sans un bouleversement de la relation actuelle entre Chefs et Subordonnés. Ici la stratégie à mettre en oeuvre

par l'autorité n'est pas différente de celle qui a été élaborée pour modifier la relation Gendarme-Population. La démarche est la même : mise à jour du rapport actuel : l'absence de communauté par le non dépassement de la rupture hiérarchique. La recréation de la communauté entre les personnes posées nécessairement dans un rapport hiérarchique, la réciprocité qui en découle, qui ne met pas en cause l'autorité qui se trouve désormais fondée ailleurs que dans l'oppression, dans une condition commune acceptée de part et d'autre. Nous retrouvons ici le grand problème posé par toute la Société qui refuse l'autoritarisme absolu au nom d'une conscience claire de ce que signifie et exige le respect de "la dignité de la personne humaine".

Conclusion

En conclusion de cette brève étude, nous devons nécessairement replacer les ambitions de transformation du rapport entre la Gendarmerie et la Population dans le contexte global de la Société malgache actuelle qui en dernière analyse détermine ce rapport. Une conscience claire de la dynamique de l'ordre économique, social et politique actuel conduit à cette constatation : d'une part les tâches répressives ordinaires de la Gendarmerie ne peuvent aller que s'accroissant en relation avec le développement de la misère économique, de l'avilissement social et de la dégénérescence culturelle du peuple malgache. D'autre part des tâches extraordinaires de plus en plus nombreuses surgiront en relation avec la conscience de plus en plus claire dans le Peuple de l'injustice, de la légalité bafouée. Ces tâches extraordinaires, ce sera la répression de groupe inorganisés poussés à des actes extrêmes par l'humiliation et la misère contre ceux qu'ils jugeront, à portée de leur main, responsables de cette humiliation et de cette misère ; une stratégie visant à la transformation de la qualité des rapports entre les gendarmes et la population, pourra-t-elle dans ce contexte modifier l'image que la Population, le Peuple, se fera de la Gendarmerie ? Pourra-t-elle apparaître comme l'exécutant involontaire d'une politique de répression ? N'apparaîtra-t-elle pas comme le serviteur d'une suprême injustice aux yeux de la majorité du Peuple ?

Quelles que soient les réponses que l'on peut donner à ces questions, la mise en oeuvre de la stratégie vaut d'être tentée : Pour la raison simple et essentielle que faute de pouvoir changer la nature du rapport entre la Gendarmerie et la Population, ce qui supposerait un changement dans le rapport entre le Peuple et le Pouvoir, elle aura nécessairement pour effet

de faire des Gendarmes des hommes lucides de l'ordre qu'ils servent ; y renoncer ce serait accepter la perpétuation de l'état d'esprit actuel dans la Gendarmerie fait de résignation, d'agressivité gratuite ou d'autosatisfaction.

Se transformer soi-même constitue un pas en avant important dans l'oeuvre de transformation de la Société. Quand cette transformation prend la forme d'un rapport nouveau au peuple.

ANNEXE.

Réunion dans un village
du Vakinankaratra - (1970)

1. Ce texte est la traduction d'un texte enregistré en malgache et que nous avons, en entier, dans la langue d'enregistrement.

2. Le lecteur désirant s'informer sur l'identité des différents intervenants pourra se reporter à notre travail :
Familles Paysannes malgaches dans la tourmente coloniale et néo-coloniale - l'exemple de Vakinankaratra - ORSTOM 1986. 98 pages. A paraître in ouvrage collectif : Familles en Transformation. Sous la responsabilité Y. GOUDINEAU.

3. Il est évident que l'expression spontanée des paysans dans cette réunion tient au fait que nous étions des leurs depuis longtemps déjà.

Réunion dans un village sur le thème :
Relations entre Paysans et Gendarmes, effectuée dans
un village de la Région des Vakinankaratra
- 22 décembre 1970 -

Question : *Il y a longtemps que nous n'avons pas discuté, aujourd'hui nous allons discuter sur les Gendarmes. D'après ce que nous voyons à la campagne que font les Gendarmes et comment sont les rapports entre eux et nous ? Nous aident-ils dans différents domaines relevant de leur compétence ? Je désire que chacun s'exprime là-dessus.*

RAKOTOMANGA (R.M.) : *A ce que l'on sait, les Gendarmes sont Fanjakana d'un côté et du fait qu'ils sont Fanjakana rien que leur nom : Gendarme fait trembler de peur les paysans mais... fait trembler de peur et dès qu'on sait que le Gendarme arrive tout le monde tremble de peur ceux qui sont en règle comme ceux qui ne le sont pas tremblent. Personne ne peut avoir des relations franches mais dès qu'on sait que le Gendarme est ici ou là, tout de suite on s'empresse, surtout les femmes et les enfants et même les hommes. Telle chose... ma carte d'identité est-elle avec moi ? Ceci peut passer encore, c'est selon la loi. Mais en ce qui concerne la peur, certains disent que bien qu'on fasse ceci pour telle chose, il regarde, telle autre et telle autre, c'est pourquoi on dit : il fait peur dès qu'il vient à la campagne. Aucun rapport n'est bien. Il fait peur aux paysans. C'est ainsi qu'on le qualifie dès qu'on sait que : le Gendarme vient par ici ou par là. C'est ce que je sais.*

Question : *Je vous remercie de cela mais que les autres prennent la parole.*

RAKOTOASIMBOLA (Rbola) : *Faisant suite à ce qui était dit : Il est vrai que le Gendarme apeure les paysans. Il fait peur bien que vous soyez en règle. Rien n'est raisonnable dans les rapports avec lui... ce sont le Chef de canton, le Chef de quartier et le maire qui peuvent être en rapport avec lui, qui peuvent causer simplement avec lui car il fait peur. S'il a une affaire particulière à traiter, venir chercher quelqu'un par exemple, cela ne lui suffit pas : les cours sales, il les regarde, puis... il n'y a autre chose que la peur qui emplit le paysan à propos du Gendarme.*

Question : *Je vous remercie Monsieur. A d'autres la parole. A vous qui êtes Grands Rayaman-dreny ici : comment voyez-vous cela ? A propos de cette peur du paysan à la campagne est-il témoin oculaire de ce qu'a fait le Gendarme ou bien est-ce une peur causée par des on dit ? Qu'a fait le Gendarme pour que les gens aient peur ?*

Femme I. : *S'il monte au village ce n'est pas pour rien. Il a des raisons pour venir : pour des impôts peut-être... il doit y avoir quelque chose pour qu'il monte au village.*

RAKOTOMANGA : *D'après ce que l'on sait, le Gendarme ou le Policier bien qu'il ait juré de ne pas faire ceci ou cela, quand il fouille et qu'il voit autre chose, on est en règle pour telle chose, il regarde encore autre chose. Si ce n'est que des "on dit", si on n'a pas vu de ses yeux, on peut dire du mal de quelqu'un mais c'est la vérité. S'il vient chercher quelqu'un qui lui a été indiqué auparavant et qu'il arrive au village il fait tout : espionner les cours comme j'ai dit plus haut, scruter les coins des murs etc... pour les moindres fautes, ne serait ce que des brins d'her-*

be, il fait tout et c'est surtout pour cela qu'on dit que pour le Paysan le Gendarme est un ennemi un grand ennemi et on ne sait quelle faveur il amène pour le Paysan. Quand il vient il réussit toujours à ramener quelque chose... il ramène quoique ce soit. S'il ne vous a pas eu sur ceci, il arrive à vous avoir sur cela. Très souvent il aime trop l'argent (se laisser tuer pour de l'argent) on ne craint pas de le dire...

Question : Que les autres prennent la parole car s'il n'y a qu'un qui parle les discussions ne sont pas bonnes.

Femme II. : S'il est à Belazae on commence déjà à en parler au village : ils sont trois ou quatre là-bas paraît-il. Vont-ils descendre jusqu'ici ?

Femme I. : C'est ce qui m'est arrivé l'autre fois quand j'ai demandé : pour quelle raison vont ils venir et qu'on m'a répondu : ils viennent pour ceux qui n'ont pas terminé les impôts sur quoi j'ai ajouté ; c'est pour me chercher alors car je n'ai pas terminé mes impôts.

Question : Est-ce que nous avons peur pour l'argent que nous devons payer ou est-ce le comportement, ou la manière de parler ou l'uniforme du Gendarme qui nous fait tant peur ?

RAKOTOASIMBOLA : Tout en lui nous fait peur. D'abord rien que son nom de Gendarme fait peur. Les habitués n'en ont pas tellement peur. Le paysan, lui, n'a pas de relations avec le Gendarme car il tremble à son nom. Ce qu'on a vu souvent c'est ceci : s'il doit venir pour quelque chose bien déterminé et qu'on est en règle pour ceci il essaie de vous avoir sur autre chose. Voici un exemple fréquent à propos de ces contrôles d'automobiles. Comme ce monsieur nous avons un ami (latidra) qui est Gendarme au Camp. Bien qu'il soit notre ami et donc comme ici quand il vient tout le monde a peur : Voilà un Gendarme qui vient : les enfants mêmes... (et pourtant quoi un enfant a-t-il d'illégal pour avoir peur ?...) mais c'est la peur... On a vu ces faits mais ce n'est pas pour dire du mal du Gendarme.

Question : Qu'en pensez-vous Messieurs ?... Parlez.

RARIJAONA : Tout ce que j'avais eu à dire était dit. D'un côté pour ceux qui sont au pouvoir (Mpitondra Fanjakana) ils se servent du Gendarme comme "Biby lampitaherana" et de là les gens sont apeurés. Si pour la moindre chose on s'oppose au Mpitondra il dit tout de suite : "Je ferai venir le Gendarme." De là a commencé la peur.

Question : C'est à dire que les employés du Fanjakana pour faire peur aux gens se servent du Gendarme ?

RARIJAONA : C'est cela... Si la rentrée des impôts du village n'est pas satisfaisante : laissons, mais faisons monter le Gendarme.

Femme I. : Ceci est vrai... Il y a une quinzaine ou une semaine de cela si je m'en souviens bien Ingahifara notre chef de village avait dit : le Gendarme va venir Rasolo... payez donc vos impôts. Qu'il vienne lui ai-je répondu, je n'ai rien. Mais sachez a-t-il ajouté que le Gendarme a emmené même une femme qui vient d'accoucher, laquelle actuellement a du être hospitalisée. C'est une folie de la part de la femme ai-je dit... je ne sortirais pas pour cela.

Question : Mais vous donc, vous n'avez pas peur ?

Femme I. : Si, mais c'est une façon de parler.

Femme II. : Il peut m'emmener où il veut... si vous n'avez rien pour payez vous n'allez quand même pas voler ? On attend... qu'il fasse ce qu'il veut.

Question : Que RA-MAMA prenne la parole.

RA-GEORGINE : Voici ce que j'ai à dire : d'une part à mon avis, le Gendarme est bien, car s'il n'y a pas quelqu'un qui viendrait surprendre, à mon avis, on ne nettoierait même pas la cour, on la laisserait assez longtemps sale, personne ne nettoierait d'autant plus qu'on a diverses préoccupations. Mais dès qu'on dit : le Gendarme vient comme on a peur de lui car effectivement on a peur... c'est lui qui a le pouvoir, la loi et de plus il y a des sanctions à chaque fois et donc on doit tout prévoir et abandonner momentanément toutes préoccupations car nous avons peur. Il est vrai que quand il vient, il vous gronde pour toutes choses et on doit avoir peur. Pour ce qui est de prendre soin des gens par la propreté ceci il le fait réellement. Pour ce qui est selon la loi : il vous alerte pour les impôts du Fanjakana, mais pour les impôts, ils seront payés car on ne peut pas ne pas payer ce qui est dû au Fanjakana mais ce qu'on demande c'est de payer un peu plus tard quand on n'a rien pour ce faire tout de suite. Dès qu'on annonce l'arrivée du Gendarme réellement le paysan tremble de peur car ayant ses honneurs le Gendarme regarde avec menace quelquefois quand il constate telle chose il ajoute encore telle ou telle chose. Il gronde les gens sur beaucoup de choses ceux-ci tremblent puis se demandent : que va-t-on faire pour ce "Lehibe" qui vient au village ? Quand il vient au village et qu'on arrive à lui offrir quelque chose discrètement, fait qui est loin de disparaître jusqu'à maintenant - je parle d'offre discrète en argent - car il vient au village allons donc préparer quelque chose sinon il tiendrait compte des cours sales et d'autres petites irrégularités. Bien que tout soit en règle il n'est pas d'accord : vous venez de nettoyer la cour à l'instant ; voyez les coins des murs qui se séparent. Ainsi les villageois s'associent et se demandent que va-t-on faire pour le Gendarme qui est au village ? Va-t-on lui offrir un poulet ou de l'argent ? Il reçoit d'ailleurs ce qu'on lui offre en ajoutant : Soyez propres la prochaine fois. Je vous connais à partir d'aujourd'hui, je ne ferai rien contre vous, mais faites attention... ainsi on est en paix.

Question : Pensez-vous que ce soit le Gendarme lui-même qui veut qu'on lui offre de l'argent ou bien est-ce une idée venant d'un "Lehibe" du village qui l'a hébergé ?

RA-GEORGINE : C'est la peur qui vous y contraint... Dès qu'il arrive il vous demande : pourquoi avez-vous fait comme cela ? Sur quoi vous répondez : on ne sait que faire monsieur, on fait ce qu'on peut mais... Ah ! non vous dit-il, vous êtes... S'il y a quelques petites herbes qui poussent car comment feriez-vous pour être absolument sans tâche et là dessus il vous dit que ça ne va pas, vous de tel village vous êtes entêté. Et ainsi les Ray aman-dreny leur emboîtent discrètement le pas, se coudoient puis... puisque vous n'avez pas mangé chez vous... voici un peu de thé... Mais vous vous êtes... c'est tout ce qu'il vous dit : vous êtes... Merci alors. Puis il s'en va. Mais prochainement ajoute-t-il, il faut que... nous repasserons une autre fois... nous ne ferons rien contre vous... notre Supérieur viendra plus tard, il faut y prévoir dès maintenant. Si le Gendarme ne s'attachait pas trop à l'argent (Matim-bola)... pour la propreté c'est une bonne chose. A propos des enfants même il recommande en ces termes : que leurs vêtements soient propres... Ainsi il y aura une santé pour le village par la propreté de la cour et des vêtements. S'il prenait soin de nous parce qu'il nous aime et qu'il serait là pour nous alerter aimablement ce serait une bonne chose.

Question : A propos de cette peur vis à vis du Gendarme est-elle récente c'est à dire date-t-elle seulement depuis notre Indépendance ou bien date-t-elle depuis le temps des Vazaha ?

RA-GEORGINE : *Il n'y a pas eu de changement... c'est toujours comme avant*

RAKOTOMANGA (R.M.) : *Depuis la Colonisation jusqu'ici il n'y a pas de changement ; particulièrement ce qui concerne l'offre en cachette. Vous ne pouvez rien faire si vous le faites sans rien.*

Femme II. : *Si vous n'avez que vos mains, rien ne sera fait.*

RAKOTOMANGA : *Ceci n'est d'ailleurs pas seulement en ce qui concerne le Gendarme mais également pour tous ceux qui sont appelés Manam-pahefana qui ont le pouvoir. Le représentant du Pouvoir à partir du chef de Village... vous ne pouvez même pas demander votre carte d'identité si vous ne...*

RA-GEORGINE : *Alors que déjà pour arriver à acheter du tabac... et pourtant dès que vous lui avez offert le... il arrive et s'adresse à vous en ces termes : où êtes-vous Maman, où êtes-vous Papa ?*

- Rires....

Femme II. : *Puisqu'il a eu...*

RA-GEORGINE : *C'est cela.*

Question : *Si nous comparions le Gendarme du temps des Vazaha à celui depuis notre Indépendance, quels changements dans le bon sens aurions-nous pu constater ? Pourrions-nous dire depuis l'Indépendance le Gendarme s'est amélioré dans tel sens ?*

Rbola : *C'est pire.*

R.M. : *Depuis l'Indépendance il a vraiment son règne. Depuis par exemple ; ou n'envoie plus en corvées à tel ou tel endroit celui qui n'a pas pu payer ses impôts... le Gendarme a actuellement le Pouvoir de faire ce que bon lui semble et c'est pire que du temps de la Colonisation. Pendant la Colonisation si on ne paie pas les impôts on vous retient en prison pendant 5 jours alors qu'actuellement vous êtes malgré vous contraint à payer de l'argent.*

Femme II. : *Aujourd'hui pas de Salut sans argent.*

R.M. : *En voulant avoir la carte d'identité quand on a changé les photos de face... ce n'est pas tout simplement le Gendarme mais tout ce qui est censé être Mpanao Fanjakana depuis le Chef de Village vous n'aurez jamais votre carte sans payer.*

Femme I. : *Avec 50 francs, vraiment vous ne l'aurez pas.*

RA-GEORGINE : *C'est la vérité même.*

R.M. : *C'est cela. Actuellement rien n'est fait sans argent et pourtant à propos de l'argent la plupart sont complètement affaiblis.*

RA-GEORGINE : *Ceux de la campagne n'ont plus d'argent actuellement.*

R.M. : *C'est devenu extrêmement difficile depuis le temps de la République, depuis le temps où l'on est libéré c'est devenu plus... le Gendarme est devenu la bête noire mais non seulement pas...*

Question : *Mais si à la campagne le Gendarme arrive, a-t-il le même comportement, la même façon de recevoir tout le monde ? C'est à dire Respecte-t-il le Ray aman-dreny comme ça devait l'être ? Comment est son attitude vis à vis du riche ? du pauvre ? Les considère-t-il comme égaux vis à vis de quoi il vient traiter. Je pose cette question parce qu'on avait dit tout à l'heure que le Chef de Canton et le Maire ont de meilleures relations vis à vis de lui.*

R.M. : *Vis à vis de tous ceux qui sont Mpanao Fanjakana il a absolument d'autres manières que vis à vis de la population ; ceux là sont en parfaite entente avec lui. Il ne peut pas dire grand'chose vis à vis d'eux : Au Fokonolona il ne ménage pas les paroles quant aux autres il ne peut pas dire grand'chose. Il n'y a absolument pas d'égalité c'est extrêmement différent.*

Rbola : *Ce sont ses amis.*

R.M. : *Ceux là sont effectivement des siens depuis le Chef de Village.*

Question : *Que pensez-vous Monsieur de cela ? vous n'avez jamais pris la parole. Pensez-vous que c'est vrai ?*

RA-GEORGINE : *Pour Monsieur il attaque ce qu'il peut attaquer.*

Question : *Prenez la parole.*

FARILAHY : *Je ne sais que dire car tout est dit.*

Question : *Je vous demande si à votre avis ce qui est dit est vrai. Le Ray aman-dreny ici avait dit que les employés du Fanjakana lui paraissent plus rapprochés du Gendarme, ce n'est même pas une apparence mais c'est la réalité même à son avis. Le Gendarme ne leur dit presque rien a-t-il mentionné quoique ceux-là n'agissent pas très bien c'est ce qu'il voulait dire il me semble.*

R.M. : *Effectivement : Quoiqu'ils ne soient pas en règle. Prenons l'exemple du Chef de Village ou du Conseiller : s'il a une partie des impôts impayée, cela ne fait rien au Gendarme, cela ne lui fait rien car ce sont pour lui des amis. Même s'ils n'ont pas payé l'année entière ou même deux ans, cela lui est égal. Quant au Fokonolona, à la masse (Valala tsy mandady harona) s'il y a quelque chose qui ne soit pas payé, ne serait ce qu'une toute petite partie, en on le menace, on lui fait trembler de peur... c'est ce qui est habituel... je pense que si le Gendarme se mettait à contrôler ces chefs de village, il y en aurait certes qui n'ont pas terminé leurs impôts, par contre s'il contrôlait les gens du village... je ne sais pas ! Je pense que tout le monde a payé pour qu'il les laisse tranquilles sinon on serait venu menacer, apeurer : si vous n'êtes pas ceci ou cela le Maire va venir, le Chef de Canton va venir, le Gendarme lui même serait demandé à venir... Actuellement je ne sais pas mais je pense que quelqu'un d'Amboniavaratra est convoqué là-bas.*

RARIJAONA : *Pour ma part j'ai une partie impayée. On m'en parle tout le temps mais je n'ai rien.*

R.M. : *Ne seriez-vous pas ami des Mpanao Fanjakana ou de ces Grands pour qu'on ne vous...*

Question : *Quel est votre avis là dessus ?*

Rbola : *Je ne sais comment le dire. Pour certains s'ils vous appellent Dada ou Mama ce n'est pas par amour mais c'est plutôt par peur. Le travail qu'il fait actuellement est vraiment dégoûtant surtout depuis que les BE MOTO se sont ajoutés à eux.*

FARILAHY : *Ce qui est mauvais c'est que en ville il ne peut faire grand'chose mais à la campagne il vous arrête dans toutes les intersections des routes ; que vous soyez en règle ou non. C'est par pur amour pour l'argent mais ce n'est pas selon la loi me semble-t-il.*

Question : *Et quand il arrête dans les intersections des routes, arrête-t-il tout le monde ou y-a-t-il encore distinction comme ce qu'un Ray aman-dreny avait signalé tout à l'heure en disant : s'il s'agit d'un employé*

du Fanjakana on le libère facilement mais quant à la masse...

FARILAHY : Très souvent il contrôle sur les routes et là comment pourrait-il distinguer le Mpanao Fanjakana de celui qui ne l'est pas ?

R.M. : Il ne le fouille pas.

RA-GEORGINE : Il y a réellement ceux qu'on ne fouille pas du tout.

Rbola : Là la supériorité est selon les vêtements ; c'est la distinction qui peut-être faite. Ceux là on leur doit du respect.

Femme II. : Puis quand c'est une voiture administrative il ne l'arrête pas.

R.M. : Ce n'est pas seulement pour les voitures mais même pour les piétons c'est de loin très différent.

Question : Et si on supprimait la Gendarmerie que penseriez-vous du vol et de tout autre délit ?

RA-GEORGINE : Nous n'avons pas besoin du Gendarme.

R.M. : Voici ce qui nous étonne ; disons qu'on en a plus besoin qu'on va le supprimer... Ici à côté quelqu'un a perdu une partie de ses récoltes de riz en automne. Le riz a été battu pendant la nuit. Des voleurs sont venus en prendre avec des sacs. On s'est plaint à la Gendarmerie. Le Gendarme est venu et non pour rien car une somme devait être versée mais depuis il n'est plus revenu alors que l'argent...

Femme II. : Il n'est plus revenu ni pour la seconde ni pour la troisième fois.

R.M. : Ni pour la seconde, ni pour la troisième fois. Vous lui avez donné de l'argent mais il n'est plus revenu. Il a pris les mesures des pas des villageois. C'est tout... et jusqu'à maintenant...

Question : A-t-on retrouvé le voleur ?

Tous : Non !...

R.M. : C'est ce qui rend mauvais l'affaire. Actuellement les petits vols sont très fréquents à la campagne : vol de pommes de terre. Surtout maintenant où les haricots sont récoltés... je ne sais ce qui arrivera !

Femme II. : On a essayé de faire peur aux voleurs en faisant venir le Gendarmes celui-ci n'ayant rien retrouvé, les cas de vol ne font qu'augmenter.

R.M. : C'est cela !

Question : A votre avis donc le fait que le Gendarme existe ne fait que rendre le vol plus fréquent encore ?

R.M. : Vous parlez de l'existence du Gendarme. Il vient mais ce qu'il fait reste sans résultat. Il était venu pour rien et les voleurs de dire : c'est sans résultat. Une parcelle entière de pommes de terre de Radavy a été volé ici à Mahola.

Femme II. : Et les pommes de terre de Ratovo.

R.M. : Récemment il y a eu vols fréquents de volailles ; des petits vols (hala-bonery) des pommes de terre... rien n'a été... actuellement les méfaits progressent.

Femme II. : Aucune punition n'a été infligée par le Gendarme qui était venu.

Rbola : A-t-on retrouvé les poulets de l'Association d'Amboalefoka... Ils ont volé paraît-il les 25 poulets.

R.M. : A qui ?

Rbola : A l'Association d'Amboalefoka.

Question : Actuellement des désirs nous sont parvenus, c'est pour cela d'ailleurs que nous vous avons réunis pour qu'on puisse savoir ce que vous en pensez : le Gendarme désire paraît-il s'approcher davantage de la masse. Vous avez dit que jusqu'ici ils sont restés plus proches des Employés du Fanjakana que de la population alors qu'il désire être non seulement ami des Mpanao Fanjakana mais aussi celui du peuple.

R.M. : Il change donc d'idée.

RA-GEORGINE : Félicitations d'abord.

Question : A votre avis donc quels seraient les anciens comportements qu'il doit changer s'il veut réellement devenir l'ami de la masse paysanne.

RA-GEORGINE : Quand il entre en contact avec nous à la campagne il dira : faites ceci et nous conseiller., pour telle chose, faites comme ceci car nous sommes frères (iray tampo). Si nous venons ce n'est nullement pour vous faire peur ou pour vous menacer, mais nous venons humblement pour être votre frère et prendre soin de vous afin de vous faire du bien. On a besoin de la santé, de prévoir tout désordre au village. C'est d'ailleurs une bonne chose de l'avoir s'il est là pour regarder ce qui nous fait souffrir, ce qui nous menace ceux qui viennent prendre quelque chose injustement. Pour tout cela on se plaindra au Gendarme et le village sera épuré. Mais jusqu'ici on s'est plaint sans résultat et par comble c'est le plaignant qui a supporté les conséquences. Ici au nord les cas de vol ne font que progresser.

R.M. : Quand il vient et ne demande pas à ceux là de l'accompagner mais se contente de les utiliser pour viser son ordre de Route... mais habituellement il demande à ceux là de l'accompagner et reçoit même leurs conseils, c'est ce qui le rend mauvais... il continue à suivre leurs conseils, ceux là mêmes qui lui indiquent le chemin à suivre et qui lui disent : faites ceci et cela et qui partagent avec lui...

Question : Vous voulez dire que dès qu'il arrive.

R.M. : C'est cela. Il y va pour faire viser son ordre de Route puis seul vient directement, très simplement.

Femme II. : Il a ses idées à lui, qu'il agisse selon sa propre volonté.

R.M. : Il doit accepter de manger du manioc chez les gens. Ainsi il pourrait entrer en contact... accepter de manger.

RARIJAONA : S'il entre en relation avec le Fokonolona...

R.M. : Certains n'acceptent même pas de passer devant votre porte mais se contentent de gronder autour de la maison.

Rbola : Certains encore ne répondent même pas quand on les salue.

R.M. : Ils espionnent tout... : chercher s'il y a du TOAKA GASy ici mais y-a-t-il des gens qui endistillent ici ? Ils veulent menacer sur toutes ces choses. Ils regardent s'il y a du chanvre alors qu'en parcourant tous les champs on ne verrait pas de parcelle de chanvre, pas de distillerie de TOAKA et pourtant ils demandent encore : ceux-ci ne seraient-ils pas des vendeurs de telle chose... ceux-ci ne seraient-ils pas ceci ou cela... car d'autres leur conseillent faussement... et se partagent avec eux quand arrive le soir. Pour quoique ce soit ils gagnent toujours quand ils viennent à la campagne. S'il venait directement il n'y aurait aucun inconvénient. Ce serait très différent s'il venait très simplement.

RARIJAONA : *S'ils n'aimaient pas l'argent, le Fokolona pourrait...*

RA-GEORGINE : *C'est vrai !*

R.M. : *C'est cela !*

RARIJAONA : *S'ils changeaient leur attitude vis à vis de l'argent le Fokolona pourrait...*

R.M. : *Dans ce cas ce serait extrêmement bien car on sera en paix, il n'y aura aucun trouble ; les voleurs auront peur. Actuellement les voleurs sont là et on va jusqu'à penser que ce sont les voleurs qui donnent discrètement de l'argent. Ils viennent constater mais ceci reste sans résultat.*

RARIJAONA : *Nous ne souhaitons nullement pas la suppression des Gendarmes mais un changement de comportement de leur part.*

R.M. : *C'est cela !*

Question : *Vous leur reprochez surtout l'amour de l'argent.*

R.M. : *Car c'est surtout sur ce point qu'ils attaquent.*

Rbola : *Et aussi pour les injustes menaces... ils ne répondent même pas au salut qu'on leur adresse ai-je dit.*

R.M. : *Vous leur offrez encore l'argent qui aurait dû servir à payer vos impôts ainsi vos impôts restent impayés et ils ont gagné votre argent.*

- Rires...

R.M. : *Ce ne sont que des réprimandes... supposons qu'on attaque ce monsieur sur une chose... ceci n'est pas régulier. Les parents de celui-ci s'empres- sent et se disent : n'allons-nous pas sauver notre parent, faisons ceci pour chaque porte... tout ceci a été fait ici. Faisons ceci dans chaque foyer car on a peur. Dès qu'ils reçoivent l'offrande, là est justifié le proverbe : NY MANAM-PANAHY MODY VODY, NY ADALA MANDRAPAKA IHANY (L'intelli- gent fait semblant d'être rassasié alors que le sot continue à gloutonner). Ils viennent toujours à deux ; le premier fait semblant d'être tranquille faites ceci ou cela... tandis que le second se moque des gens, frappe à leur porte. C'est ce qui est mal.*

Question : *Du point de vue du respect envers les gens (c'est ce qu'avait signalé le Ray aman-dreny ici tout à l'heure) comment sont-ils ? Il est vrai qu'ils ont leur travail mais sont-ils respectueux vis à vis des pay- sans ? Parlons du salut par exemple, le fait de demander passage, en tout ce qui est respect coutumier malgache.*

RARIJAONA : *Chaque Gendarme a ses manières de se conduire : certains sont polis, d'autres injustes.*

R.M. : *Ils sont tous polis ai-je dit, mais ce que j'avais signalé plus haut : NY MANAM-PANAHY MODY VOKY, NY ADALA MANDRAPAKA IHANY. Certains d'entre eux se montrent bons même sur les routes en contrôlant les automobiles et font semblant de ne rien faire alors que d'autres tiennent réellement. C'est leurs habitudes qu'ils soient militaires ou autres.*

Femme II. : *Ils ne rentrent pas dans la mêlée ensemble, l'un fait semblant de tolérer.*

R.M. : *C'est leur façon.*

Rbola : *Si non ils n'auraient pas la chose.*

- Rires...

Question : *Nous nous arrêtons là pour le moment. C'était important et je vous remercie de votre participation. Que Dieu vous bénisse ! Que vous soyez atteints par la vieillesse pour le village, pour vos époux et vos enfants ! Que vous soyez atteints par un Noël heureux et la fin de l'année et par le premier de l'an, pour que nous de la même famille puissions jouir ensemble, se regarder, s'entraider suivant nos possibilités. Je vous remercie.*

Tous : ... *Merci Monsieur !*

R.M. : *Que Dieu vous donne encore santé et force... à nous tous.*

Femme II. : *Pour rendre plus tranquille notre vie à la campagne.*

RA-GEORGINE : *Si tous faisaient comme vous... on serait en paix.*

- *Rires....*

Question : *Mais qu'est-ce que je fais ?... De toutes façons je ne suis pas Gendarme.*

RA-GEORGINE : *Dès que vous arrivez, il n'y a aucune réticence.*

RARIJAONA : *Les enfants même vous entourent.*

RA-GEORGINE : *C'est cela. Les enfants viennent tous, comme vous étiez leur propre père... ils viennent effectivement. Rien ne fait peur, alors qu'avant on peut dire que c'est le Vazaha qui faisait peur.*

R.M. : *S'ils changent de comportement, ce serait bien et ravissant car ils feraient peur aux sots, s'ils changent de comportement, ce serait extrêmement une bonne chose : la terre serait un paradis car ils feraient peur aux entêtés et en même temps pourraient entrer en contact avec tous les gens mais non pas... s'ils n'y arrivent pas ce serait de vaines paroles de désirer rentrer en contact avec les paysans. Ils voudraient rentrer en contact pour avoir de l'argent s'ils ne changent pas de comportement.*

RA-GEORGINE : *S'ils sont comme Ramose... !*

RARIJAONA : *S'ils savaient rentrer en contact avec les gens et qu'il y avait quelque chose que les gens soupçonnaient, les gens pourraient indiquer le suspect.*

R.M. : *On s'empressait d'aller les voir... alors qu'actuellement personne n'ose ce faire bien qu'il voit de ses propres yeux le voleur.*

RA-GEORGINE : *Il faudrait qu'ils soient comme le Ray aman-dreny...*

RARIJAONA : *C'est la raison pour laquelle ils n'arrivent pas à mettre la main sur le voleur car personne n'ose indiquer le suspect.*

R.M. : *Personne n'ose indiquer, bien qu'on sache à peu près que...*

RARIJAONA : *On n'ose pas... c'est toi par contre qui serais épinglé, laisse tomber.*

Femme II. : *Car ils grondent tout le monde.*

RARIJAONA : *Car si on indiquait telle personne... ils pourraient se retourner contre vous en disant : vous êtes aussi ses complices... Ils ne peuvent vraiment pas arriver à saisir le voleur à la campagne.*

Question : *Mais il y a quand même ceci qui me revient dans nos discussions : bien qu'ils veuillent devenir parents des paysans il y a aussi les Mpitondra Fanjakana qui s'interposent... c'est ce qui est ennuyeux.*

R.M. : *C'est justement cela !*

RA-GEORGINE : Ce sont les Mpitondra Fanjakana qui sont très mauvais.

R.M. : Mais les Gendarmes ne viennent pas seuls... s'ils sont encore accompagnés par ceux-là et que c'est le chef de Village, ou le Conseiller, ou le Maire, ou le Chef de quartier qui leur sert de guide, les Combines sont faites auparavant... c'est ce qui les rend mauvais, c'est ce qui les gâte.

Question : Vous voulez dire que ce ne sont pas tous les Gendarmes qui ne sont pas aimés des gens mais surtout ceux qui sont avec le Chef de quartier et Chef de village parmi lesquels il y en a qui ne protège pas les gens ?

R.M. : C'est cela même car ce sont ceux-là qui les conseillent.

RARIJAONA : Si les Chefs de village les accompagnent c'est parce qu'il y a des gens qui les haïssent et à l'occasion ils n'ont plus qu'à les indiquer.

R.M. : Ils les indiquent ; il faut le saisir tout de suite car celui-là s'oppose à nous ! Bien que le type en question ne s'oppose pas mais seulement on lui a demandé ses impôts et il demande à payer plus tard car il n'a rien pour payer et de dire : laissez le, je lui ferai venir le Gendarme, et c'est fait. Monsieur, ce type là s'oppose à tout et ne veut faire ce que les autres font... Tout est tromperie... Et dès que le Gendarme arrive il est réprimandé on ne lui pose même pas de question sur ce qu'il a fait on lui demande tout de suite que pensez-vous Monsieur, qu'est ce que vous avez fait ? Il n'y a pas de... comment voulez-vous qu'ils deviennent parents des gens ?

RA-GEORGINE : Le Fanjakana serait Ray aman-dreny s'il pouvait recevoir nos doléances.

R.M. : C'est cela !

RA-GEORGINE : C'est ce qui est ennuyeux on rend sale la vie on devrait pouvoir dire : voici ce qu'il y a dans notre village, voilà ce qui nous arrive. Actuellement on ne peut le faire.

R.M. : Comment peut-on le faire ?

RA-GEORGINE : Quant à vous on peut tout vous dire, les secrets mêmes doivent être dits.

R.M. : On ne peut rien cacher.

RA-GEORGINE : On doit dire : voilà comment ils se comportent.

Question : Car moi je suis un fils mais non plus un employé du Fanjakana.

RA-GEORGINE : Non ! Si eux se considéraient comme fils comme cela et venaient pour faire du bien à la population... pourquoi pas ? Si le Mpitondra faisait pareil en disant : moi aussi je viens me faire votre fils et vous donner conseil.

Question : Là il doit y avoir une petite différence car vous savez bien que pour moi-même on a essayé de me dévier ici... ces gens là que vous avez pu connaître dès le début... il y avait des obstacles qui essayaient de me dévier... parmi ces supérieurs...

R.M. : En effet... nous avons été parfaitement au courant... Ils ont même semé de faux bruits pour que les gens ne s'approchent de vous au début... nous étions au courant... vous vous êtes séparé d'eux... Nous le savons... vous n'étiez avec personne, même pas avec le Maire.

RA-GEORGINE : Voyez au contraire se faire accompagner par certains Lehibe... si vous vous étiez laissé dévier vous auriez disparu.

R.M. : Voyez-vous : nous vous avons demandé certaine chose, vous nous en avez donné mais quand on est parti les informer là-bas... ils ont refusé et on n'a rien eu : pourquoi ferait-on telle chose pour ces gens-là alors que nous-mêmes nous parcourons combien de kilomètres pour puiser de l'eau et pour quelle raison ferait-on une pompe à eau pour leur village... Rien n'est réalisé car ils l'ont régné leurs idées.

Question : S'ils (Gendarmes) ne se séparent donc pas de ceux là...

RA-GEORGINE : Vous êtes l'exemple : ils vous ont dit telle chose ou telle autre, ils ont essayé de vous entraîner sur autre chose, vous n'avez pas voulu suivre leurs conseils et vous vous êtes séparé d'eux... c'est cela, ce serait bien d'arriver à se séparer avec des gens pareils, malheureusement certains se laissent entraîner et...

RARIJAONA : Mais eux (les Gendarmes) ne peuvent s'en séparer (des Mpitondra) mais qu'ils changent de comportement.

Tous : Le changement de comportement suffirait donc.

Question : Mais à votre avis cela irait-il s'ils changeaient de comportement tout en se laissant attachés par ceux là qui leur disent : faites ceci ?

RARIJAONA : S'ils suivent toujours les conseils injustes ils ne pourraient...

RA-GEORGINE : Pourraient-ils dire devant les gens : ce n'est pas juste mais faites ceci... publiquement.

R.M. : Bien qu'ils ne se laissent plus accompagner par ceux là mais qu'ils l'ont encore régné leurs conseils leur comportement ne pourrait changer... ou seul le comportement change mais le coeur reste le même, rien ne change, ils feront toujours ce qu'ils ont fait... ce serait un changement de comportement apparent mais on les reconnaîtra toujours à la fin...

Question : Il y a aussi ceux là (les Mpitondra) qui n'accepteront pas de s'en séparer (des Gendarmes).

R.M. : Effectivement... Ils ne voudront pas.

Question : Ils feront toujours en sorte que les Gendarmes restent leurs amis.

R.M. : Quand il y a quelqu'un qui veut venir ici, tout de suite ils (Mpitondra) cherchent à prévenir soit le Chef de hameau soit le Chef de village... c'est ce qu'ils font habituellement et c'est à ceux-ci qu'on dit telle ou telle chose... ils se mettent à tourner la langue et dès qu'ils sont derrière les coins des murs, tout change.

Question : Notre démarche a été différente encore sur ce point car quand j'étais venu pour la première fois, ce qui a d'ailleurs fait trembler certains, je demandais à voir les Ray aman-dreny, les plus vieux du village mais ni le Chef de village ni telle autre personnalité.

R.M. : C'est cela. Si vous aviez demandé à voir le Chef de village il resterait à savoir s'il vous aurait oui ou non reçu, la plupart du temps quand on demande à le voir il ne reçoit pas... Vous voyez... vous êtes venu directement sans aucun sous-couvert pour aller ici ou là, mais directement voir les Ray aman-dreny, lesquels ne cachent pas la sagaie dans le sable mais qui ouvrent leur coeur et disent la vérité. De là la confiance mutuelle quand mutuellement on ouvre le coeur.

Question : C'est donc le point le plus ennuyeux car il y a un grand obstacle... ce sont les Lehibe actuellement qui vont rendre le chemin difficile.

R.M. : Ils (Gendarmes) doivent écouter les conseils de ceux là. S'ils leur faisaient tout simplement viser leur ordre de route pour qu'ils puissent

venir sans écouter... et se bouchent les oreilles aux recommandations discrètes qu'on leur fait, là ils peuvent se dire : changeons de comportement et allons simplement voir directement ces Paysans que nous considérons comme Ray aman-dreny, et mangeons franchement quoique ce soit ici... malheureusement ce n'est pas cela... voyez les chefs de Canton de la colonisation... je vais vous le raconter : quand ils viennent faire leurs tournées la plupart du temps ils n'entrent même pas dans les maisons : nous allons faire notre travail dans la cour... et cela ne finit pas simplement mais devient une affaire ennuyeuse.

RARIJAONA : C'est autre chose.

R.M. : Oui, et même actuellement ils cherchent encore à le faire : où va-t-on organiser les tournées ? où peut-on avoir telle chose ?... Laissez-nous faire nos tournées dans la cour... car ils ont vu ce qui était fait avant... ils maintiennent encore cette façon...

Question : Que voulez-vous dire par là ?

R.M. : Mais ! Eux de dire qu'on ne leur a pas donné une pièce, on ne nous a pas fait entrer dans les maisons et de là vous vous débrouillez... préparez telle chose...

FARILAHY : Moi je ne veux jamais participer.

R.M. : Mais on ne parle d'aucune participation mais d'une pièce pouvant servir de bureau.

FARILAHY : Je comprends mais si je n'ai rien... et bien qu'ayant quelque chose... vous voyez quand les tournées des impôts sont chez nous, il y a Ingahifara qui parcourt tout le village...

R.M. : Mais c'est différent ! Je ne parle pas du tout de leur fournir de quoi manger, mais seulement de la maison. Si vous répondez hautement que chez nous c'est assez étroit tout de suite... laissez-nous donc travailler dans la cour.

Rbola : Laissez-nous travailler sous la varangue.

FARILAHY : Je ne donnerai même pas de pièce.

R.M. : Parce que avant tu avais une petite case tandis qu'actuellement...

FARILAHY : Que ma case soit petite ou grande je ne les ferai pas entrer chez moi.

R.M. : Comment peux-tu ne pas les faire entrer ? Quant à nous si nous avons une pièce nous nous serions obligés de les faire entrer... comment aurais-je leur coeur s'ils n'entraient pas chez moi ?

FARILAHY : Mais eux ne vous donneront pas leur coeur.

RAKOTOJAONA : Parce qu'ils n'ont pas encore dit de venir directement chez FARILAHY qu'il peut dire qu'il n'en donnerait pas, mais s'ils y venaient directement il n'y aurait rien à faire... nettoyez la maison Marie... c'est ce qu'il reste à faire.

R.M. : Et le chef de dire : ici c'est la maison même de mon fils... venez là.

FARILAHY : Dernièrement c'est là que INGAHIFARA voulait les mettre mais je n'étais pas d'accord.

R.M. : Mais pourquoi donc ? Pourquoi n'aimez-vous pas les employés du Fanjakana ?

FARILAHY : Je ne les aime pas, je n'aime pas RAKOTOMANANA parce que...

- Rires...

R.M. : *Employés du Fanjakana ils restent quelquefois sous la varangue... laissez-nous là, ça ne fait rien... les notables et autres commencent à se fâcher... laissez-les là car eux ne veulent pas leur donner une case... voyez par là... ils (notables) les ont conseillés.*

Question : *C'est maintenant seulement que nos Lehibe arrivent (plaisantant)*

R.M. : *C'est ce qui fait qu'ils sont Lehibe (plaisantant).*

Question : *Faisons-les prendre part aux discussions.*

R.M. : *C'est dans leurs habitudes. Même dans les réunions du Comité ils ne viennent prendre la parole que juste avant la fin de la réunion.*

Question : *A vous deux de prendre la parole... Nous avons discuté à propos des Gendarmes.*

RARIJAONA : *Des auxiliaires.*

Question : *Les Gendarmes sont-ils amis des Paysans selon ceux-ci ou sont-ils amis des Employés du Fanjakana ? Font-ils peur ou au contraire provoquent-ils la joie ?*

RAKOTOJAONA : *Je ne comprends pas très bien la question.*

Question : *Les Gendarmes qu'on envoie fréquemment à la campagne. Vous êtes les seuls à savoir ce qu'ils font quand ils viennent percevoir les impôts par exemple. Les Paysans en ont-ils peur ou non ? S'ils ont peur, c'est pour quelles raisons ? Si non pour quelles raisons ?*

RAKOTOJAONA : *Les uns peuvent avoir peur, tandis que d'autres...*

Question : *Je vous pose la question à vous. Vos amis ont déjà donné leur avis.*

RAKOTOJAONA : *Je comprends... pour certaine chose je les crains tandis que pour d'autre...*

Question : *Mais quelles sont ces choses ?*

RAKOTOJAONA : *Voici un exemple ; je veux par exemple faire un trajet à bicyclette et que les freins et l'avertisseur ne sont pas réguliers et que je vais croiser les Gendarmes en route, ils vont me fouiller et que je vais être arrêté, je ne serai pas libéré, je leur dois de l'argent, c'est pour cela que je les crains.*

Question : *A votre avis sont-ils des amis ou des ennemis ?*

RAKOTOJAONA : *Ce sont quand même des ennemis... Ce qui nous est arrivé mercredi dernier peut servir d'exemple, quand nous étions à Mandriankeniheny, Richard me précédait quand il y avait une femme qui disait : fais attention petit car les Gendarmes sont là devant. Richard s'est arrêté pour m'avertir sur quoi j'ai répondu : GAY ILAY KARY (Ca alors). As-tu avec toi la carte du vélo ? Non répondit-il et Koto non plus n'avait rien sur lui sur quoi j'ai dit : si jamais ils nous arrêtaient ils saisiraient les 3 vélos et que nous resterait-il ? De plus comme je n'avais pas ma carte d'identité qui était encore avec le Chef de village, s'ils m'arrêtaient je serais mort deux fois : le vélo n'est pas en règle et je n'ai pas ma carte. Un homme vint à passer et je lui demandai : où se tiennent les Gendarmes ? et lui de répondre : ils n'arrêtent pas les passants mais peut-être contrôlent-ils les villages, ils sont partis vers le Sud et moi d'ajouter : évitons-les. Sur ce nous sommes partis. On les craint quand même un peu.*

Question : *Et qu'en pense Ingahibe ?*

RAINIMELINA : *Pour ce qui concerne les Gendarmes ?*

Question : Oui car nous parlons des Gendarmes.

RAINIMELINA : Pour ce qui concerne les Gendarmes RAKOTOJAONA avait assez expliqué. Quand ils viennent faire des tournées à la campagne, ils sont envoyés par le Fanjakana pour qu'ils viennent et puisqu'ils sont envoyés par le Fanjakana, je ne sais pas si c'est dans le Programme que leur Supérieur leur a prescrit qu'on met : punissez de telle façon ceux qui ne sont pas en règle pour n'importe quoi, pour les impôts par exemple, quand les Gendarmes viennent à la campagne ils ont une certaine façon. Pour les paysans qui habitent loin des Nobles bien qu'ils ne soient pas très éloignés... pour les villes les Gendarmes ont une autre façon, voilà pourquoi quand ils viennent à la campagne la masse a peur.

Question : Ils ont quand même peur ?

RAINIMELINA : La peur ! les gens en ont peur parce qu'ils ne suivent pas les lois qui leur sont édictées par leur Supérieur mais peuvent faire autrement, à propos de la façon de porter la population paysanne. C'est ainsi Monsieur que je peux vous répondre sur les démarches des Gendarmes qui viennent à la campagne.

Question : A votre avis sont-ils des amis ou des ennemis ? A l'avis des paysans ?

RAINIMELINA : Je vais diviser les réponses en deux : d'un côté ils sont des amis parce que s'ils sont capables de défendre le fait d'être Malgaches ils sont des amis.

Question : Mais le défendent-ils ?

RAINIMELINA : Oui, attendez s'ils peuvent défendre le fait d'être tous Malgaches.

Question : D'accord mais le défendent-ils ?

RAINIMELINA : Non... voici pourquoi ils ne peuvent le faire : ils grondent les paysans dès qu'ils pénètrent au village ou qu'ils voient des irrégularités dans le village ne serait ce que les cours sales que le paysan n'a pu nettoyer à cause de ses nombreuses préoccupations et là ils le punissent comme ils veulent. De ce fait ils ne sont pas des amis. Ils font peur. Ils font sortir ce que le paysan a dans ses poches. Cela nous rend malades car c'est au moment où il n'y a pas d'argent qu'on nous prélève encore 300 ou 500 francs. Comment ferait-on pour les trouver ? Mais comme ce sont des Lehibe on doit leur en donner suivant leur volonté, malgré les donateurs, c'est pourquoi je dis qu'ils font peur.

Question : Mais supposons qu'au milieu de nous d'une même famille le Gendarme arrive, et que nous soyons tous en règle et que à côté il y a certains employés du Fanjakana a : chef de village, chef de quartier ou Conseiller qui ne soient pas en règle, serions-nous considérés comme égaux à ceux-ci par les Gendarmes : la masse, les élus et les Employés du Fanjakana ? S'adresseront-ils de la même façon à nous et à ceux-là ?

RAINIMELINA : Ce n'est pas pareil Monsieur... ce n'est pas pareil.

Question : Lesquels respecteraient-ils davantage ?

RAINIMELINA : Les Fonctionnaires, leurs amis ! Ce sont leurs amis dès qu'ils sont faits Conseiller ou chef de hameau ils deviennent leurs employés et de là on peut remarquer une petite différence dans la voix...

Question : Que pensez-vous de cela ?

RAKOTOJAONA : Je suis complètement du même avis.

Question : De quel avis ?

- Rires...

RAKOTOJAONA : Pareil à ce que INGAMY vient de dire : ce n'est pas pareil voici comment je vais m'expliquer.

Question : Expliquez-vous.

RAKOTOJAONA : Il n'y a pas d'égalité. Entre eux ils sont tous des Lehibe et ce n'est pas pareil aux autres. Ils ont un autre comportement vis à vis de Ingahifara qui n'est pas celui qu'ils ont vis à vis de Ingahibe et de moi-même, car ils ont la même fonction. Ils nous portent différemment. Prenons comme exemple les achats de timbres pour les tuberculeux. Supposons qu'on m'en demande d'acheter. On me contraint davantage que Ingahifara. Car eux ont la même fonction.

Question : C'est à dire qu'entre Fonctionnaires ils se secourent.

RAKOTOJAONA : C'est cela !

RARIJAONA : Entre employés du Fanjakana ils se secourent.

Femme : C'est très vrai en effet.

RA-GEORGINE : C'est ce qui a été dit depuis le début des discussions.

Question : En voilà encore un autre qui vient d'arriver.

RAINIMELINA : Ils se secourent entre eux.

Question : Ceci peut être vrai. Mais il se peut que c'est parce que ces Fonctionnaires soient en règle en tout et pourtant c'est pour cette raison qu'ils se secourent.

Tous : Non !

RAINIMELINA : Je m'empresse de prendre la parole et je m'en excuse monsieur... ne me considérez pas comme vous empêchant de parler. Les Employés du Fanjakana eux connaissent les détails sur les lois. Ils savent en contraignant la masse que ceux ci agissent selon la loi ou non. Entre eux les Employés du Fanjakana se cachent leurs fautes. Je pense que nous avons tous été au courant des grandes rafles faites vers 1960 autant que je m'en souviens... Ces rafles je les ai entendues sans les voir de mes propres yeux.

Question : Se passaient-elles à la campagne ?

RAINIMELINA : Non ! en ville même. Quand on a commencé les contrôles, on a contrôlé, ouvriers, Vazaha, Malgaches, tout le monde. Quand un type a été fouillé, je ne me souviens pas s'il était un bureaucrate, secrétaire de tel ou tel, de toutes façons il était hautement placé. Il recevait des milliers de francs. Quand il a été fouillé par le chef de village ou chef de quartier ou Policier ou Gendarme est apparu publiquement le fait qu'il n'a pas payé ses impôts. De suite le Gendarme a interverti les rôles : il (le Gendarme) l'a fait descendre du pousse-pousse a ordonné au tireur de pousse de métier de se mettre à sa place et lui a contraint de tirer. Quoiqu'il eut de beaux vêtements, il ne s'est pas acquitté de ses devoirs.

Question : A vous la parole, puisque vous avez voulu parler tout à l'heure.

R.M. : J'ai voulu effectivement parler mais j'ai perdu le fil.

Question : Cela ne fait rien. Ne perdez pas le fil. Je reprends la question : si chez les Employés du Fanjakana comme chez la masse certains ne sont pas en règle quelle serait l'attitude du Gendarme en face de ces deux partis ?

R.M. : Je dis que ce que j'ai voulu dire a été dit voici pourquoi : quand l'année est terminée on peut fouiller n'importe qui et là apparaît clairement que ce sont les Employés du Fanjakana et les autres Employés qui dans la plupart des cas ne sont pas en règle qui ne sont pas propres, voilà pourquoi j'ai dit que c'est de loin très différent et entre Employés ils peuvent faire comme des bananiers qui se cachent par leurs Grandes feuilles (Adondro mifanafin-dravina). Aussi, bien qu'ils ne paient trois fois leurs impôts, pourtant on ne l'ignore pas, car cela se voit dans le Rôle, ce sont eux-mêmes qui feuilletent ce cahier tous les jours, mais ils (Les Gendarmes) ne peuvent faire autrement, on leur ordonne toujours de contraindre les gens et de là les réactions des jeunes et des petits ; vous mêmes vous n'avez rien fait, vous êtes comme ceci ou cela... et là on se dispute. Entre Employés du Fanjakana ils se pardonnent alors qu'on contraint les gens... mais comme vous n'avez rien... c'est comme cela. Les gens ne peuvent même pas demander à payer plus tard ; la plupart du temps ils sont contraints à vendre leur nourriture alors que celle-ci est encore dans les champs quand on est trop opprimé alors que ceux là (les Mpitondra) ne vendront rien.

Question : Nos discussions allaient prendre fin mais comme un de nos amis vient d'arriver il serait bien qu'il prenne à son tour la parole. Que pensez-vous du rapport du Paysan avec le Gendarme ? Le Gendarme est-il l'ami de la masse ? ou est-il son ennemi ?

BETSILEO : Il est en même temps ami et ennemi. Ennemi si on regarde le Fétondrana. Pour des cours sales par exemple, le paysan en voulant renvoyer le nettoyage pour le lendemain étant donné qu'il a encore à vanner le haricot, ou le riz et que soudain le Gendarme arrive, là il est un ennemi, il réclame la propriété et demande : comme se fait-il que vos cours soient sales ? On ne s'y est pas attendu, de ce côté il est un ennemi.

Question : Et dans quel cas peut-il être un ami ?

BETSILEO : Il est un ami du fait qu'il est Malgache.

Question : Mais le fait d'être Malgache suffit-il. Alors que nous sommes tous Malgaches. Tout à l'heure on disait : le Gendarme actuel est pire que celui de la Colonisation. Nous sommes tous Malgaches et pourtant les relations entre Porteurs (Mpitondra) et Portés (Entina) sont devenues pires.

BETSILEO : Car chacun se conforme à ses lois... pour le Gendarme les lois...

Question : Dites-nous la vérité.

BETSILEO : C'est la vérité que j'ai à dire ; quelquefois le Gendarme arrive sans prévenir ai-je dit. S'il prévenait, chacun aurait pu nettoyer ses cours... ou bien que voulez-vous dire ?

Question : Si les gens savent que le Gendarme va venir, le Gendarme a prévenu, les gens sont-ils contents car un ami va venir ou ont-ils peur ?

BETSILEO : Les Paysans peuvent avoir peur.

Question : Donc ce n'est quand même pas un ami ? Quand vous savez par exemple que je vais venir, avez-vous peur, êtes-vous contents ou êtes-vous mécontents... comment êtes-vous ? Et quand c'est un Gendarme qui vient ?

BETSILEO : Le fait que vous soyez un ami qu'on connaît il n'y a aucune peur. Quant au Gendarme qui arrive sans prévenir à la campagne on a peur.

Question : Mais supposons qu'on s'y attend. Il a prévenu.

BETSILEO : *Le paysan a peur quoiqu'il soit prévenu car si les cours sont propres, on a peur pour la maison ; par contre si la maison est propre on craint pour les cours, les poulaillers les impôts non terminés.*

Femme II. : *Il n'y a pas de bon côté en lui.*

RA-GEORGINE : *Si, il a quelque bon côté.*

BETSILEO : *Pas de Gendarmes, pas de propriété.*

RA-GEORGINE : *C'est cela.*

Question : *Mais c'est quand même une mauvaise chose si nous paysans nous sommes d'accord que sans le Gendarme nous ne pouvons être propres ? Dites-vous que sans le Gendarme nous ne pouvons être propres ?*

R.M. : *Ce que j'avais dit au début ne change pas : le Gendarme vient pour telle chose pour laquelle on est en règle, s'il ne sait comment salir sur ce point, il en invente un autre ; il en invente ici, en invente là, jusqu'à ce qu'il en trouve, et il en gagne, même pour ce qui est bien il peut le changer en mal et vous n'avez rien à dire, il dit ce qu'il veut dire, car il doit faire un procès-verbal et vous n'avez rien à dire bien que vous sachez bien que vous êtes en règle vous ne pouvez dire : comment cela se fait Monsieur. Dès qu'il dit telle chose, personne n'y peut rien, on se tait. De là on se dit alors offrir de l'argent pour sauver notre ami. Voilà la base.*

Question : *Pour terminer, je ne sais ce qu'en pensent les trois derniers arrivés : tout à l'heure on avait dit : certains Gendarmes savent... sont bons ou veulent être bons mais seulement il y a des conseils Mpitondra Fanjakana exerçant à la campagne auxquels ils doivent se conformer du fait que ce sont des Mpitondra Fanjakana et de là le Gendarme s'oppose à la masse. Qu'en pensez-vous ? Pensez-vous que pareilles idées sont justes ?*

RAINIMELINA : *Ces idées sont bien justes.*

Question : *Expliquez-vous.*

RAINIMELINA : *Parce qu'on regarde le... il vient à la campagne ; puis va d'abord chez les Employés du Fanjakana à la campagne ; chez le chef de canton ou le Maire, car il peut consulter quelque chose chez eux, le livre et ce sont ces Employés du Fanjakana qui l'envoient ici. Chez ceux là le Gendarme demande que va-t-on faire et comment faire... Bien qu'il veuille être bon, ceux là le conseillent et il change de chemin, selon les conseils de ces Mpitondra. La question était celle-ci tout à l'heure comment peut-on comparer leur façon de porter le peuple à celle qu'il fait pour porter les Employés qui sont leur ami. Voilà Monsieur comment ça marche, car il doit suivre les conseils de ceux-là bien qu'il veuille être bon. C'est ce que je peux dire à son égard.*

Question : *Et vous... qu'en pensez-vous ?*

RAKOTOJAONA : *Pour ma part monsieur ceux d'ici (Employés à la campagne) comme ceux de là-bas (les Gendarmes) les deux partis sont mauvais. Ils ne pulvérisent que les faibles dans la marche de toutes choses. Ils ne font que passer devant ceux qui peuvent s'opposer à eux bien qu'ils fassent venir les Gendarmes c'est particulièrement pour les faibles. Même ceux d'ici ils n'ont aucun contact avec ceux qui peuvent s'opposer à eux... mais ceux qui ne peuvent pas...*

Question : *A vous la parole... qu'en pensez-vous ?*

BETSILEO : *Je n'ai pas bien entendu ce qu'avait dit RAKOTOJAONA car on m'a interpellé de là-bas.*

Question : Voici la question qui se pose : on avait dit tout à l'heure que certains Gendarmes désirent quand même être bons, désirent davantage entrer en contact avec la population, respecter davantage les gens mais seulement comme ils ont en même temps d'étroites relations avec les Mpitondra Fanjaka de la campagne ils ne reçoivent les conseils de ceux-ci et n'écoutent les paroles de ceux-là. Est-ce vrai oui ou non ?

BETSILEO : Ils reçoivent effectivement les paroles de ces Mpitondra. Quand on dit que tel village ne veut payer les impôts on vient demander des Gendarmes ou chef de canton et c'est celui-ci qui en envoie et si le Gendarme vient c'est par lui.

Question : Si ce n'est pas de lui alors... Si par exemple les Gendarmes venaient directement vers vous, vous n'auriez pas peur ? S'ils ne faisaient pas accompagner et qu'ils venaient directement ici ?

BETSILEO : Ceux de la campagne peuvent quand même avoir peur et se demandent pour quelles raisons ces Gendarmes sont-ils venus ? Et là on se dit : y aurait-il des impôts impayés ou serait-ce à cause de la saleté du village ? S'ils venaient directement. Il se peut qu'ils demandent à avoir un ou 2 types du village. Les paysans sont quand même inquiets jusqu'à ce qu'ils sachent les raisons de leur arrivée.

Question : Là donc vous n'êtes pas d'accord avec ce qui a été dit. Car tout à l'heure on avait dit que s'ils (les Gendarmes) ne se laissaient pas accompagner mais venaient directement contacter les gens à la campagne, avec beaucoup d'humilité, et manger ce que les gens mangent les gens accepteraient d'entrer en relation avec eux, s'ils sont toujours ensemble avec ceux-là ils suivraient toujours leurs idées.

BETSILEO : Qu'ils soient oui ou non avec ceux-là, dès qu'ils viennent à la campagne, les paysans sont inquiets, ils ont des raisons pour monter au village.

Question : Et vous, que pensez-vous de cela ?

RA-GEORGINE : Bien qu'ils soient ensemble avec ceux-là les Gendarmes doivent être forts. Ils ne peuvent venir sans guide sinon ils ne trouveraient rien, le guide est nécessaire mais ils doivent avoir un esprit fort pour ne pas dépendre du tout de ceux-là. S'ils laissaient guider et en même temps suivaient aussi leurs idées ils seraient mauvais. Les guides devraient être des guides pour le corps alors que chez les Gendarmes devrait rester l'esprit et l'affaire serait bonne. Que les Gendarmes ne dépendent pas de ceux-là, que chacun ait son esprit.

Question : Je ne sais si cela irait ?

R.M. : S'ils suivent les conseils de ceux qui les reçoivent avec qui ils s'unissent, jamais ils ne pourraient être en relation avec la population... mais s'ils avaient un esprit fort dès le départ et qu'ils ne se laissaient déviés tout de suite... à la fin même ceux-là (les Mpitondra) ne voudront plus les accompagner et leur diront : Allez-y seuls, c'est ennuyeux car quand vous arrivez sur les lieux, vous ne faites que causer avec les Paysans au lieu de leur montrer vos forces et de là les paysans nous blâment. A la fin ils (les Mpitondra) ne voudront plus les accompagner et les Gendarmes pourraient venir directement : où êtes-vous ? qu'ils fassent du bruit, qu'ils viennent sincèrement : il y a telle chose, n'ayez pas peur, nous ne sommes pas des bêtes pour faire peur, nous voulons vous rencontrer et être en relation avec vous. Voyez par exemple pour ces Gendarmes que vous avez envoyés ici, nous sommes réellement en relation... nous nous voyons : telle ou telle chose... humblement... les villageois plaisantent assez méchamment même parfois mais tout ceci ne fait que les rattacher da-

vantage. S'ils faisaient comme cela ils ne seraient pas des bêtes qui font peur. On les désirerait au contraire pour mettre la paix dans le village, seuls les malfaiteurs devraient les craindre mais pas tout le monde. Ceux qui ne sont en règle doivent avoir peur, mais si ceux qui sont en règle aussi... alors que souvent ce sont ceux-ci qu'ils saisissent voilà pourquoi... ceux qui ont de l'argent sont libérés, ceux qui n'en ont pas bien qu'ils aient raison sont... voilà.

RAINIMELINA : Ceux qui ne sont pas en règle sont plus rarement saisis que ceux qui le sont, quand ils ont de l'argent.

R.M. : C'est cela !

RAINIMELINA : On avait parlé des Mpitondra Fanjakana et la plupart du temps ce sont eux qui n'ont pas fait leurs devoirs, mais ils se réfugient derrière les Gendarmes parce qu'ils sont ensemble. Ils ont peur quand les Gendarmes viennent contrôler un village voilà pourquoi ils se mettent devant et ce sont eux qui indiquent : tel type est comme ceci... car ils ont peur que les Ray aman-dreny du même village ne les attaquent en disant : le chef de village on plus, ou le chef de quartier ou le chef de Canton ou le Maire n'a pas terminé ses impôts. Ils se cachent entre eux, eux qui sont tous des Lehibe mais qui n'ont pas fait leurs devoirs, n'importe quels devoirs. Si on fouillait à partir des timbres pour les tuberculeux, les Employés du Fanjakana n'auraient pas ce que les paysans ont. Tout ce qui vient au Bureau on l'envoie l'un après l'autre pour les gens à la campagne. Ils n'ont absolument rien à montrer aux Manam-pahafana. Voilà monsieur les raisons... on demande impôts et timbres pour les tuberculeux à la population ; rien ne sort de leurs poches, ils se contentent d'en prendre ici...

II.

Stratégie de Pénétration pour la
connaissance : l'exemple des communautés
Paysannes malgaches des Hauts-Plateaux
dans les années Soixante.

"Pour Ingahibe, Rakotomanga
et les autres..."

Gérard Roy

J.F. Régis RAKOTONIRINA

ORSTOM Antsirabe 1969

ORSTOM Paris 1987

AVERTISSEMENT :

Ces notes sont extraites d'un cours donné pendant 3 années à Antsirabe avec les Elèves-Officiers, africains et malgaches, de l'Académie Militaire.

Nous aimerions que le lecteur s'attarde spécialement sur les pages où nous exposons la stratégie de pénétration.

-o- E T U D E S de M I L I E U -o-

Première évaluation de notre travail
(1er trimestre)

Cette note a pour objet d'une part de faire le point sur le travail accompli pendant la première phase de travail qui s'est déroulée au cours du premier trimestre, dans les rapports entre les élèves et les communautés villageoises en fonction des objectifs que nous nous étions fixés ; d'autre part de poser les tâches pour le deuxième trimestre, qui découlent de l'évaluation de notre situation présente par rapport à ces objectifs.

I. Point sur notre situation présente.

A. Rappel du cadre général dans lequel se situe notre enseignement et des principes méthodologiques qui le guident.

a) Cadre général dans lequel se situe l'enseignement.

Notre enseignement se situe à l'intérieur d'un cadre plus général de formation incluant plusieurs disciplines, dont l'objectif est la formation de "la personnalité malgache des élèves" par une connaissance rigoureuse du passé et du présent de Madagascar, en vue de faire des élèves des responsables lucides dans les tâches qui pourront leur être confiées par le Pouvoir. Dans le cadre de l'enseignement qui nous a été confié, nous avons réfléchi sur les moyens de rendre cet objectif le plus concret possible : le principe qui nous a guidé dans le choix de la forme de l'enseignement adéquat, a été le suivant : la "personnalité" d'un individu ou d'un groupe d'individus, c'est pour nous la manière dont il se situe par rapport à la situation concrète de son pays en général et par rapport aux situations particulières face auxquelles ils se trouvent, à partir d'une appréciation de cette situation de la façon la plus rigoureuse, c'est-à-dire à partir d'une appréhension de cette situation avec une méthode permettant la plus grande lucidité et la plus grande maîtrise pour l'action. Cette définition qui est une position de principe de départ nous a conduit à éliminer deux formes d'enseignements possibles et à retenir une forme d'enseignement originale par rapport à ce qui se pratique habituellement. Nous avons rejeté l'en-

seignement de théories du développement d'origine diverse qui sont le contenu normal de l'enseignement universitaire dans sa forme actuelle : cet enseignement offre l'inconvénient de nous maintenir dans des abstractions dont le rapport avec le réel est plus que problématique, dans la mesure où ces théories ont été élaborées dans d'autres pays, pour exprimer (quand elles y parviennent) d'autres situations concrètes. Une autre forme d'enseignement est plus satisfaisante : elle consiste à rendre compte de travaux élaborés selon une méthodologie correcte à partir d'une situation concrète malgache : c'est le cas par exemple du travail d'exposition et de réflexion sur des études comme celle des communautés villageoises Betsimisaraka (G. Althabe). Ce moyen de connaissance est qualitativement incomparablement supérieur au premier, et demeure valable. Les conditions particulières dans lesquelles se trouvent les élèves, présence dans une région où les contacts avec la campagne sont possibles, et les travaux des responsables de l'enseignement, ont conduit au choix d'une troisième forme d'enseignement. Tenter d'unir la pratique et la théorie pour parvenir à la connaissance, en mettant en contact les élèves directement avec une situation concrète et en leur faisant accomplir la démarche de connaissance qui va de la pratique à la théorie. Pour ce faire, l'enseignement a été réparti en contacts réguliers avec les populations et en séances de compte rendu et d'évaluation sur l'expérience résultant de ces contacts. Les contacts avec la population ont été précédés d'exposés sur les principes méthodologiques essentiels pour aborder une situation concrète.

b) Principes méthodologiques pour aborder la situation concrète.

Nous avons posé d'emblée que l'acquisition de la connaissance, en vue de l'action, nécessitait le recours à une méthode de connaissance dont les composantes étaient d'une part une théorie de la connaissance proprement dite, d'autre part une théorie de la transformation des sociétés, ce qui est le souci de répondre aux interrogations suivantes : comment connaître ? Que faut-il connaître ? ou comment parvenir à la connaissance de ce qu'il est important de connaître dans l'analyse d'une situation concrète ?

1. La théorie de la connaissance.

La nécessité d'une théorie de la connaissance pour aborder une situation concrète répond au souci de savoir comment connaître et s'appuie sur la conviction que le processus de la connaissance est un processus scientifique.

- (1) Le processus de la connaissance est le processus du passage de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle.

 - (2) La connaissance commence avec l'expérience, qui révèle le côté apparent des choses et des phénomènes, leurs aspects isolés et leur liaison externe. Il s'agit de la perception sensible, qui est du niveau des sensations et des représentations. Ce premier degré de la connaissance est une étape absolument nécessaire et il y a une dépendance de la connaissance rationnelle (voir infra) à l'égard de la connaissance sensible. La méconnaissance de cette nécessité enferme dans l'idéalisme, avec toutes les conséquences que cette attitude entraîne quand ceux qui agissent ainsi sont responsables d'une pratique (cf. expérience Somasak).

 - (3) La connaissance sensible ne doit être qu'une étape vers la connaissance rationnelle : il y a une nécessité du passage de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle : la connaissance rationnelle est le travail d'élaboration théorique des matériaux fournis par la connaissance sensible. C'est le niveau des concepts, des jugements et des déductions. "La tâche véritable de la connaissance consiste à s'élever de la sensation à la pensée, à s'élever jusqu'à la compréhension progressive des contradictions internes des choses, des phénomènes tels qu'ils existent objectivement, jusqu'à la compréhension de leurs lois, de la liaison interne des différents processus, c'est-à-dire qu'elle consiste à aboutir à la connaissance logique. La connaissance logique diffère de la connaissance sensible par celle-ci embrasse des aspects isolés des choses, des phénomènes, leurs côtés apparents, leur liaison externe, alors que la connaissance logique faisant un grand pas en avant, embrasse les choses et les phénomènes en entier, leur essence et leur liaison interne, s'élève jusqu'à la mise en évidence des contradictions internes du monde qui nous entoure et par là même est capable de saisir le développement de ce monde dans son intégrité, dans la liaison interne de tous ses aspect."
- La méconnaissance de la nécessité de passer de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle enferme dans l'empirisme qui est le lot des praticiens vulgaires, soumis aux impressions chaotiques d'une réalité non maîtrisée.

(4) La recherche de la connaissance n'est pas une recherche gratuite, désintéressée ; elle ne trouve sa raison d'être que dans l'utilisation des résultats du travail théorique pour transformer la situation concrète, la réalité. La théorie est le guide nécessaire de l'action. Quand on a acquis dans la pratique des connaissances théoriques, on doit retourner vers la pratique. C'est le processus de vérification de la théorie et le prolongement nécessaire de tout le processus de la connaissance.

(5) Dans ce retour vers la pratique et par l'action elle-même, la réalité se transforme. Il en résulte que le processus de la connaissance est un processus sans fin d'analyse de la transformation de la réalité, suivant les principes posés précédemment.

La méconnaissance de cette nécessité permanente de va et vient entre la pratique et la théorie et la théorie et la pratique conduit à deux impasses. Se trouver dans l'appréciation de la situation et dans l'action : soit en retard sur la situation réelle, soit en avance sur la situation, dans les deux cas il s'agit d'aventurisme c'est-à-dire d'une action non maîtrisée.

2. La théorie de la transformation des sociétés

La nécessité d'une théorie de la transformation des sociétés pour aborder une situation concrète répond au souci de savoir ce qu'il faut connaître, ce qu'il est important de connaître dans une situation et s'appuie sur la conviction que chaque société s'offre comme une complexité de rapports spécifiques entre les hommes, en fonction de la période historique vécue par cette société. De façon critique, cela signifie qu'il n'y a pas de société universelle, qu'il n'y a pas non plus de sociétés qui n'existeraient que comme un moment d'évolution vers cette société universelle, mais qu'il n'y a que des sociétés historiquement caractérisées par des rapports spécifiques (critique des notions de Développement et de Sous-développement de ce point de vue particulier), prises dans une dynamique propre.

Le problème est donc savoir quels sont les rapports importants à observer dans la société qui permettent de caractériser cette société comme spécifique, quelle est sa forme d'évolution, quelles sont les formes d'évolution possibles d'une société déterminée.

Il n'a pas été possible d'aborder dans toute son ampleur ce problème fondamental, qui exigerait au minimum le nombre d'heures imparties pour tout

l'enseignement. Dans ces conditions, nous n'avons pu que faire éprouver de façon purement "sensible" aux élèves, cette certitude que chaque société s'offre comme une complexité de rapports spécifiques et nous nous sommes donnés comme objectif de découvrir peu à peu par le rapport avec la situation concrète d'enquête choisie et son élaboration théorique, la spécificité de la situation observée : s'agissant des communautés rurales villageoises de la région d'Antsirabe, la spécificité des rapports économiques, sociaux, politiques dans lesquels les gens sont pris et la dynamique de ces rapports.

3. L'unité des deux théories.

Théorie de la connaissance et théorie de la transformation des sociétés sont évidemment complémentaires, forment une unité indissociable. On détermine d'abord ce qu'il est important d'observer de connaître ; on entre en rapport avec la situation concrète fort des principes acquis de l'unité de la connaissance sensible et de la connaissance rationnelle ; on accomplit la démarche de recueil des matériaux par la connaissance sensible et on se livre au travail d'élaboration théorique de ces matériaux. La stratégie d'action découle de l'organisation en un plan coordonné des résultats de la connaissance rationnelle.

B. Les enseignements que l'on peut tirer de notre début d'expérience.

L'ensemble de la promotion a été partagé en sept équipes de cinq élèves chacune, (l'une de quatre), et à chaque équipe a été attribué un terrain d'étude : un ou deux villages.

Le temps d'enseignement depuis le début s'est réparti de la manière suivante : cinq heures d'exposés introductifs - cinq après-midi passés dans les villages respectifs (15 heures) - cinq séances de travail avec la promotion portant sur l'exposé des expériences et leur évaluation (9 heures). En dépit de sa brièveté, cette expérience s'est révélée suffisamment riche pour que l'on puisse faire un premier bilan.

a) Les résultats positifs.

(1) L'objectif de la connaissance et la découverte que la connaissance passe par un certain rapport avec la population. Problème de la stratégie de pénétration.

L'objectif de l'enquête dans la période de contact avec les villageois

est de recueillir le maximum de matériaux utiles à l'élaboration théorique d'une part par l'expression de la conscience spontanée des gens sur leurs problèmes d'autre part par l'inventaire de renseignements utiles à la connaissance précise de la population, enfin par l'observation personnelle de la vie quotidienne et événementielle des habitants.

Le recueil de ces éléments implique que les rapports entre les élèves et la population s'établissent dans un climat de confiance mutuelle, permettant que l'expression de la conscience spontanée, le recueil des renseignements et l'observation se fassent dans les meilleures conditions.

Comment les choses se sont-elles passées dans la pratique ? Il faut distinguer deux phases :

Phase a : La phase du rapport d'extériorité ; la connaissance permise par ce rapport ; l'analyse de ce rapport ; la tactique élaborée pour établir un autre rapport, la résolution de la première contradiction rencontrée. La présentation des élèves aux villageois s'est faite en passant par la hiérarchie administrative locale, par l'intermédiaire des chefs de canton, villages, hameaux, notables divers. De ce fait les élèves se trouvaient enfermés d'emblée dans le rapport qui existe actuellement entre le Fanjakana et la population villageoise.

Le possible permis pour la connaissance à l'intérieur de ce rapport s'est révélé au bout de trois séances de présence sur le terrain très limité : mutisme de la quasi-totalité de la population, chaperonnage des élèves par les interlocuteurs habituels du Fanjakana, langage stéréotypé sur la docilité des villageois quant à l'impôt et aux travaux Fokonolona, ou bien propos sur le caractère "rétrograde" des paysans en général, tenus par les notables, demande de travaux au Fanjakana... quand il ne s'agissait pas simplement et tout bonnement d'une simple répétition des questions posées.

Il fallait, sous peine de rester enfermé dans un rapport sans issue, prendre de recul vis-à-vis de ces premiers contacts et en faire l'analyse : première illustration des principes méthodologiques posés ; première révélation par une connaissance sensible d'une contradiction dans la pratique entre les villageois et les Elèves, qui renvoyait à une contradiction plus fondamentale entre les villageois et le Fanjakana.

Les villageois se posaient face aux élèves comme une unité indiffé-

renciée et soumise, s'abritant derrière les interlocuteurs habituels du pouvoir local. Les villageois s'offraient comme une communauté rejetant hors de ses frontières les élèves, refusant de les intégrer dans le jeu des rapports internes aux villages. Ce rapport fut analysé comme une forme d'existence particulière du mode de communication spécifique à des groupes sociaux existant pour le moment comme communauté. Le mode de communication spécifique, c'était de se définir en tant que communauté de personnes se posant comme "un" dans une condition commune partagée face aux élèves perçus comme Fanjakana. La forme d'existence particulière de ce mode de communication c'était que la communauté refusait précisément d'intégrer les élèves dans son sein, ce qui interdisait tout dévoilement des rapports internes à la communauté villageoise. Il y avait dans le possible de ce mode de communication une autre forme d'existence de rapport à la population qu'il fallait découvrir et mettre en pratique, qui permette l'intégration dans la communauté : les paysans se posant dans un rapport "d'enfants soumis" face au Fanjakana Ray aman-dreny, il fallait que les élèves renversent ce rapport : ils ne pouvaient le faire qu'en se posant systématiquement dans la position d'enfants (Zanaka), face aux villageois posés comme Ray aman-dreny, et en actualisant cette condition, non seulement dans le langage, mais dans les attitudes et le comportement quotidiens. Cette tactique élaborée par une analyse de la situation s'est révélée "payante" dans sa mise en pratique et a abouti à résoudre la contradiction dans laquelle se trouvaient enfermés les élèves. Les élèves se trouvaient dans un rapport nouveau aux villageois, qui les introduisait à l'intérieur de la communauté (voir notes hebdomadaires).

Rq : Lire ici les pages du complément données à la fin de ce document. (p.69)

Phase b : Surgissement d'une nouvelle contradiction et sa résolution. Cette première contradiction résolue, une autre surgissait immédiatement : au lieu de se trouver face à une unité de personnes indifférenciées, les élèves découvraient des personnes, soit individualisées, soit organisées en groupes, prises dans des rapports entre elles de lutte personnelle, fondée sur des hiérarchies familiales à base d'origine de caste, de richesses mobilières et immobilières. La contradiction qui surgissait était la suivante : du fait de l'objectif de connaissance poursuivi, chaque élève devait pouvoir établir le dialogue avec chacun des habitants du village, quelle que soit sa condition. Or la présence des élèves dans le village apparaissait pour chacun

comme le moyen, en se les accaparant aux yeux des autres, de se rehausser : les élèves à leur insu devenaient l'enjeu d'une lutte, à l'intérieur de rapports internes au village, entre les villageois, préexistant à leur arrivée. Nouvelle analyse nécessaire de cette situation qui coupait les élèves d'un dialogue possible avec chacun. Tactique élaborée pour résoudre cette contradiction : maintenir l'égalité de chacun face à soi, posé comme enfant vis-à-vis de chacun des villageois posés comme Ray aman-dreny. (cf. Note n° 4).

Le renversement du rapport d'extériorité et cette position adoptée ouvriraient désormais un champ d'investigation nouveau aux élèves, le rapport parent-enfant permettant que rien ne soit caché de la vie villageoise. La possibilité d'une connaissance riche et complète s'offrait désormais.

Cette phase était la phase vécue par les élèves dans le moment où les vacances ont interrompu l'expérience.

Avant d'aborder l'exposé des contenus de la connaissance acquise pendant cette première période, il n'est pas inutile d'insister sur un autre enseignement à tirer de cette expérience : nous avons parlé jusqu'ici de "connaissance" ; il est clair que cette expérience est riche d'enseignement quant aux conditions dans lesquelles se déroule l'action de pédagogie technique dont est porteur le Fanjakana actuellement, et dans lesquelles devrait se dérouler l'action si les élèves en avaient la responsabilité dans des secteurs déterminés. L'action pédagogique passe par les rapports que nous avons analysés et la démarche suivie doit être "réfléchie" par les élèves à l'intérieur de cette perspective.

- (2) Les éléments recueillis par les élèves ouvrant des perspectives d'analyse des communautés villageoises quant aux transformations dans lesquelles elles sont prises sur le plan des rapports économiques et politiques.

a) Nous nous sommes fixés trois tâches dans le recueil des matériaux de la connaissance sensible utile à l'élaboration théorique, c'est-à-dire au passage de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle :

- 1) La conscience spontanée des habitants sur leur situation ;
- 2) des inventaires permettant de connaître avec précision la population villageoise ;

- 3) l'observation de la quotidienneté villageoise : les événements dans lesquels se jouent les rapports entre les habitants entre eux et les rapports entre les habitants et les responsables multiples de son destin économique, social et politique.

Le point 2 quant à sa réalisation n'a pas dépassé le stade des renseignements incomplets sur l'inventaire des ménages, les liens de parenté et l'arbre généalogique à partir de l'unité de tombeau. Le point 3 est plutôt posé à titre méthodologique du fait des conditions particulières dans lesquelles se déroule l'enquête des élèves : présence rapide et occasionnelle des élèves sur le terrain. Il doit l'être cependant dans la mesure où l'expérience des responsables de l'enseignement permet de suppléer à ce manque au moment de l'élaboration théorique.

b) Nous ferons donc état ici des éléments recueillis se rapportant au point a) que nous avons classés autour des thèmes principaux et selon une progression qui doit être celle de notre réflexion ultérieure.

N.B. Nous avons ici posé un certain nombre de rubriques qui nous semblent permettre d'intégrer tous les propos que peuvent tenir les paysans aux élèves, dans la situation présente. On remarquera que certaines rubriques sont là pour mémoire, destinées à être remplies par les élèves au fur et à mesure de l'expression de la conscience spontanée de la population.

1) Propos se rapportant aux difficultés économiques actuelles. Les terres n'augmentent pas alors que la génération ne fait qu'augmenter : une infime minorité a du riz pour l'année, la majorité entre dans la période de soudure dès le repiquage, une minorité a des récoltes pour trois mois seulement.

Il est de plus en plus difficile de se procurer de l'argent, alors que les besoins ne cessent d'augmenter. Les cultures à but monétaire n'ont pas de prix, l'élevage périclité ; les récoltes utiles à la subsistance, déjà insuffisantes, doivent entrer de force dans l'échange. Les ressources provenant du travail journalier deviennent plus rares avec le progrès technique à la campagne, et les possibilités de travail en ville restreintes, au point que certains parents restés au village doivent payer les impôts des enfants partis à la recherche de travail en ville. Il en résulte un appau-

vrissement de chacun, des terres et de soi-même. Les besoins essentiels, santé, éducation sont difficiles à satisfaire : une fois l'impôt payé, les obligations sociales (à base familiale ou religieuse) sont satisfaites au niveau le plus bas. Seuls une minorité dispose d'une subsistance nécessaire et a accès aux besoins essentiels.

2) Propos se rapportant à l'existence de différenciations entre les paysans.

3) Propos se rapportant à la différenciation relative allant s'accroissant entre une minorité de "riches" et la majorité des pauvres. Ny tsy manana dia vao maika nia-tsimanana ary ny manana dia avambe.

4) Propos se rapportant à la manière dont vécus le rapports riches-pauvres actuellement.

Les riches ne regardent plus les pauvres. Désormais c'est chacun pour soi. Ny vola no maha rangahy.

Il y a séparation des familles dans le Famadihana. Le Fiangonana (la paroisse) établit des rapports nouveaux entre les gens. On se replie sur la famille restreinte. Il n'y a plus de moment où l'on respecte les parents. (fêtes nationales comparées au 14 juillet). C'est peut-être cela le Fandrosoana (le progrès).

5) Propos se rapportant à la vie économique et sociale d'antan.

- A la vie économique : le Firaisana (l'union) existait vraiment. L'argent n'entravait pas la cohésion etc...

- A la vie sociale : le Fihavanana (l'unité entre gens de la même famille) existait. On savait se respecter et s'aimer etc...

6) Propos se rapportant à la manière dont étaient vécus les rapports Madinida (petits) et Lehibe (grands) dans le temps.

7) Propos se rapportant aux causes de la transformation.

- L'argent

- La religion

- La politique

8) Propos se rapportant aux rapports entre villageois et Fanjakana (Pouvoir)

- Pendant la colonisation

- Actuellement

9) Propos se rapportant aux solutions envisagées par les villageois à la situation actuelle.

c) Les propos rapportés ici sont ceux recueillis par les élèves et exposés devant la promotion réunie. Chacun peut considérer ce cadre de classification comme le cadre à l'intérieur duquel il fera entrer les propos entendus. Ces propos constituent des éléments de la conscience spontanée immédiate des paysans : ils entrent dans la catégorie des matériaux de la connaissance sensible. Les questions que nous allons continuer à recueillir de façon plus systématique et en élargissant le cercle de nos interlocuteurs villageois, sont les suivantes :

- Comment ces éléments de la conscience spontanée nous indiquent ce qu'il est important d'exprimer dans notre analyse théorique, et de transformer.
- Comment exprimer rigoureusement ce qu'il est important d'exprimer.
- Comment l'exprimer de façon opératoire, de telle manière que notre stratégie de transformation permette la résolution des contradictions mises en évidence par l'analyse ?

(3) Le profit résultant pour les élèves de la mise en rapport avec les paysans du fait de leur origine et de leur situation actuelle.

- Certains élèves appartiennent à des familles résidant en ville où s'élabore des rapports nouveaux entre les gens, des modes de communication nouveaux, un langage nouveau et des rapports particuliers avec la campagne. Cette expérience constitue pour eux le contact salutaire avec une partie de la très grande majorité de la population qui est paysanne et leur fait prendre du recul par rapport à la ville en leur faisant mieux apparaître le fossé qui commence à séparer ville et campagne.

- Certains élèves sont originaires des régions côtières. La mise en rapport immédiate avec des gens des plateaux qui représentent la majeure partie de la population, est l'occasion pour eux de prendre une vue nouvelle des rapports entre côtiers et gens des plateaux, par une appréciation juste des conditions économiques et sociales et politiques dans lesquelles la majorité de la population des Plateaux vit.

- L'ensemble des élèves vit dans l'Académie à l'intérieur d'un cadre dont l'agrément est propice à l'épanouissement individuel et au développe-

ment des rapports de camaraderie fructueux. Ce cadre n'a de raison d'exister dans l'esprit des responsables que s'il permet de faire des "officiers au service du peuple" (selon les propos du Président de la République). Cette expérience a pour résultat de faire apparaître clairement aux élèves que le peuple n'est pas une abstraction mais un ensemble d'hommes en chair et en os pris, dans la période historique vécue actuellement par Madagascar dans des rapports économiques, sociaux et politiques spécifiques, et que seule l'appréhension sensible et rationnelle de ces rapports est de nature à forger des personnalités correspondant à l'objectif principal fixé par le Président.

b) Les faiblesses passagères de l'expérience.

I. L'exposé de la stratégie de pénétration qui a été fait précédemment peut laisser supposer que chaque équipe et chaque membre de l'équipe en est arrivé au point où les deux contradictions apparues dans la pratique ont été résolues et que désormais le problème de l'expression des villageois est résolu. En fait l'exposé précédent a la forme d'un modèle et chacun en est à des degrés différents d'intégration.

Cette lenteur est imputable d'une part au caractère sporadique de la présence des élèves dans les villages. Le fait que certaines équipes et certains élèves aient progressé plus vite que d'autres invite cependant à rechercher une autre cause à la lente progression de certains. Il ne s'agit pas d'une résistance plus grande de certains villageois par rapport à d'autres. Il faut voir là plutôt une faiblesse personnelle chez certains élèves qui d'emblée sont moins motivés pour ce genre de contacts. Un effort tout particulier d'autocritique doit être fait par ceux-ci pour apprécier leur comportement et le corriger.

2. Les responsables de l'enseignement ont fixé des objectifs de connaissance quantitativement trop importants compte tenu du temps imparti au travail de terrain : quant à la connaissance de la population villageoise par les inventaires sur la situation de chacun et quant au recueil de la conscience spontanée de chacun des habitants.
3. Le contact des élèves avec les paysans doit être l'occasion de définir de nouveaux rapports de camaraderie à l'intérieur de la promotion : sortir d'une ambiance de camaraderie encore étudiante qui s'accompagne

parfois d'un certain esprit d'irresponsabilité pour créer des rapports de camaraderie qui résultent du rapport de chacun des élèves au peuple, et qui s'accompagne nécessairement de la plus grande austérité - propice à l'établissement des contacts fructueux avec les paysans à l'expression de leur problème et à l'apparition de la volonté réfléchie et inflexible d'y porter remède.

II. Nos tâches pour les contacts à venir.

Les points I. et 3. sont suffisamment clairs pour ne pas appeler de commentaires particuliers.

Les faiblesses signalées au point 2 invitent à penser la progression de l'étude d'une manière un peu différente. Il faut restreindre nos ambitions de connaissance de la population sur le plan quantitatif tout en cherchant à avoir une connaissance qualitative aussi profonde et représentative que possible. Pour cela, nous avons décidé :

- que chaque groupe choisirait à l'intérieur des villages une famille riche, une famille moyenne, une famille pauvre.

- que chaque groupe aborderait avec chacune des familles, ou avec les familles réunies les thèmes de réflexion qui nous ont été suggérés par les premiers contacts avec la population villageoise, selon une progression qui est celle retenue dans la classification des propos retenue et posée plus haut. A chaque séance de travail sur le terrain correspondra donc un approfondissement de la conscience des familles choisies sur chaque thème.

- que chaque groupe recueillerait les renseignements sur la situation de ces familles particulières.

Il est clair que les propos qui seraient tenus par les paysans dans une séance consacrée à un thème particulier et qui ne correspondraient pas à ce thème seront notés avec soin et classés dans la rubrique adéquate. Les notes hebdomadaires fixeront, comme par le passé les tâches immédiates de la semaine.

Conclusions provisoires.

La forme d'enseignement que nous avons choisie et qui se présente comme une expérience originale, offre, après une période relativement courte des éléments de satisfaction qui l'emportent sur des éléments de faiblesse qu'une réévaluation permet de corriger assez facilement. Le temps imparti limite les ambitions d'une formation approfondie : néanmoins, à l'intérieur de ces limites, la conscience est de plus en plus claire chez chacun que l'étude d'une situation concrète nécessite le recours à une méthode rigoureuse que seul le rapport scientifique à la pratique permet une connaissance rigoureuse, que la théorie n'est pas le luxe de penseurs irresponsables mais bien le moment nécessaire de toute action et qu'enfin la personnalité est avant tout la manière dont chacun peut se situer avec maîtrise par rapport à une situation déterminée pour la transformer.

COMPLEMENT A LA N O T E DE FIN DE TRIMESTRE :

Première évaluation de notre travail.

(A insérer page 64 du texte, à la fin du paragraphe Phase a et en continuation de ce paragraphe).

--:--:--:--:-- = oOo = --:--:--:--:--

Note préliminaire : Le développement insuffisant de l'analyse des rapports qui se sont joués au cours de la phase de pénétration, entre les élèves et la population villageoise, a pu laisser l'impression à certains que la position d'enfant (Zanaka) jouée par les élèves auprès des villageois posés comme "pères et mères" (Ray aman-dreny), était incompatible avec la position d'autorité (au sens très large) qui doit être maintenue dans les rapports entre ceux qui sont porteurs d'un projet de transformation de la société rurale et les villageois, objets de la transformation. L'idée est même apparue que ce type de formation donnée aux élèves pouvait être incompatible avec la formation du "chef". Le complément d'analyse présenté ici a pour but de faire le point sur ce problème.

Complément d'analyse : Quand nous constatons simplement que d'emblée les élèves se trouvaient dans un rapport de Ray aman-dreny vis-à-vis des villageois se posant comme "enfants soumis" face à eux (communauté exclusive : Izahay face à Hianao ou Hianareo), et quand nous montrions que les élèves renversaient ce rapport en prenant systématiquement la position d'enfants (Zanaka) vis-à-vis des villageois posés comme parents (Ray aman-dreny) (communauté inclusive : Isika), nous ne rendions compte en fait que d'une partie du rapport nouveau établi entre les élèves et les villageois. Car il est bien clair que si cette position introduisait les élèves dans les communautés familiale villageoise, elle ne le faisait que dans la position d'enfants. C'est-à-dire dans un rapport de dépendance vis-à-vis des parents. (On remarquera toutefois que ce rapport était d'une autre nature que le rapport précédent des villageois aux élèves en effet, les élèves en tant qu'enfants sont intégrés dans une communauté avec les villageois de forme inclusive, ce qui signifie qu'une condition commune est reconnue entre les

enfants et les parents par rapport à des médiateurs partagés et que la hiérarchie est acceptée par les enfants dans la personne des aînés, représentants des médiateurs - Dans le rapport précédent entre les villageois et les élèves, les villageois se définissaient comme "un", "nous" face aux élèves rejetés hors de la communauté, et principe de son unité.

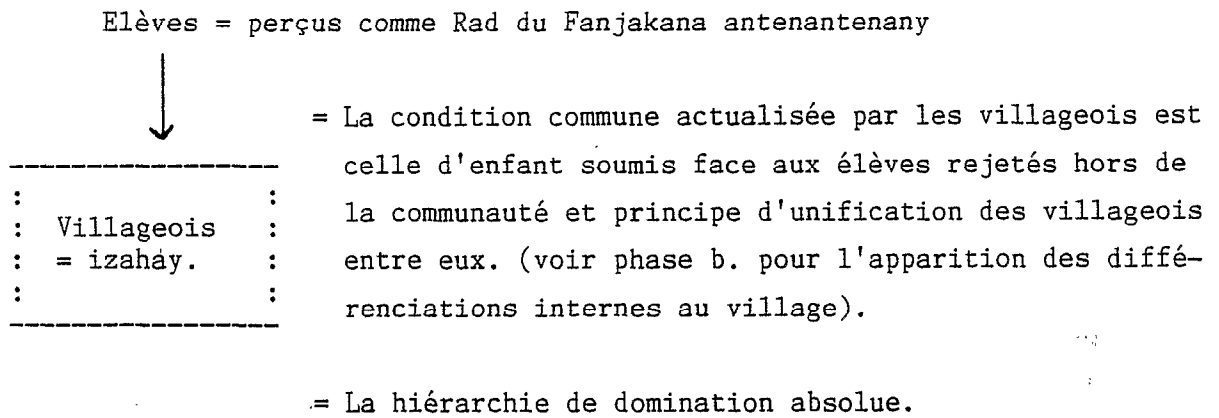
Cette position d'enfant et ce rapport de dépendance ne peuvent se suffire à eux-mêmes pour que les villageois trouvent intérêt à parler avec les élèves. Dans la pratique, ils s'accompagnent nécessairement d'une autre position et d'un autre rapport : ceux-ci sont indiqués clairement par les villageois dans le langage employé pour marquer la position des élèves vis-à-vis d'eux : ils les appellent : "Zanaka-ray aman-dreny" (enfants et parents). Les élèves sont donc non seulement enfants mais aussi pères et mères. Ici il semble qu'il y ait une contradiction dans le termes : comment peut-on être à la fois "enfant" et "père et mère" ? Cette contradiction n'est qu'apparente : En même temps que les élèves actualisent une position d'enfants vis-à-vis des villageois posés comme père et mère, les villageois eux-mêmes se posent comme enfants vis-à-vis des élèves reconnus comme pères et mères, à l'intérieur d'une communauté dans laquelle une condition commune est partagée entre les villageois et les élèves par rapport à des médiateurs communs.

Mais alors surgit apparemment une nouvelle contradiction : comment les élèves peuvent-ils réapparaître comme "père et mère" acceptés par les villageois se posant comme "enfants", alors que dans le premier contact avec ces mêmes villageois ils étaient posés comme père et mère et rejetés ? Pour comprendre cette situation il faut savoir que les paysans sont conduits à imaginer, dans la conjoncture politique actuelle qui est le résultat de la forme spécifique prise par la décolonisation, l'existence de deux Fanjakana : le premier est le Fanjakana ambany ou encore Fanjakana antenantenany et le second est le Fanjakana ambony ou encore le Fanjakana ao an-tampony ; c'est-à-dire le pouvoir d'en bas et le pouvoir d'en haut. Cela compris il n'y a plus de contradiction : les villageois rejetaient les élèves dans le premier contact, comme "pères et mères", en tant que représentants du Fanjakana ambany, celui vis-à-vis duquel les villageois se posent comme unis en tant qu'enfants soumis et avec lequel aucune communauté n'est possible dans la conjoncture présente. Les villageois acceptent désormais les élèves comme "pères et mères" en tant que représentants d'un Fanjakana ambony avec lequel une communauté est posée comme possible du fait que la représentation de ce pouvoir au sommet est celle d'un pou-

voir travestissant les lois et recommandations justes du pouvoir d'en haut et les transformant en "didy vilana" (lois tordues). Les élèves sont perçus comme envoyé (iraka) de ce Fanjakana ambony venus recueillir les doléances du peuple afin que le Fanjakana puisse être informé et y porter remède.

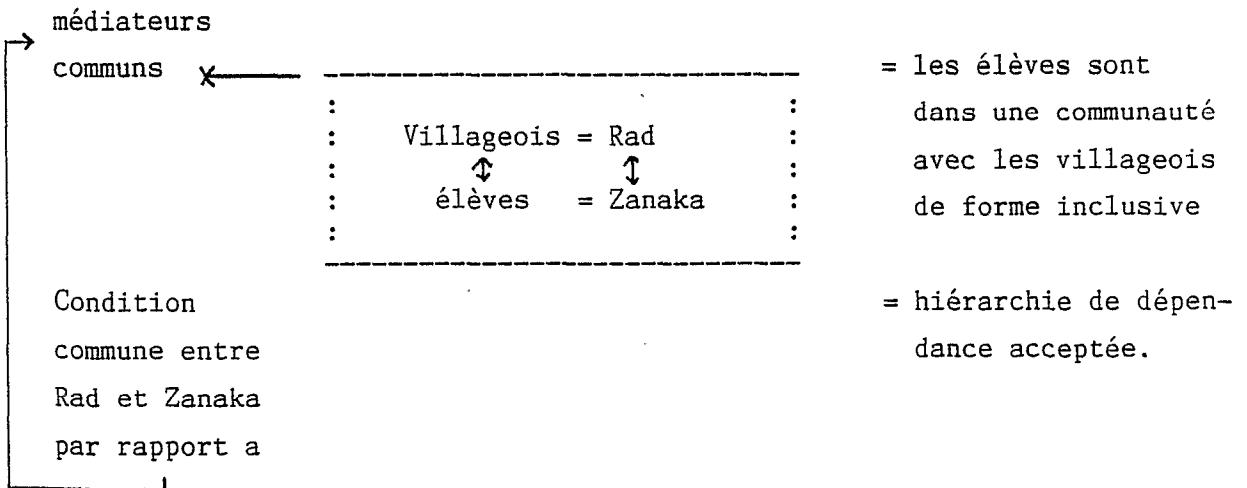
Reprenons le procès de communication dans son ensemble c'est-à-dire la manière dont s'est déroulée la communication avec les villageois et la structure des rapports en jeu.

Premier moment : Premier contact des élèves avec les villageois.

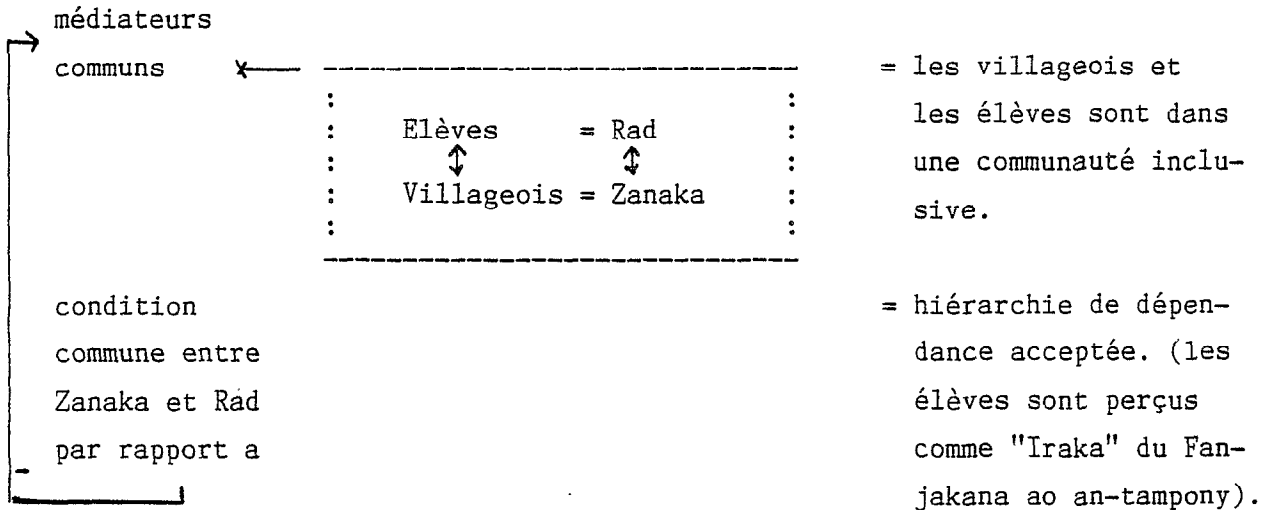


Deuxième moment : Situation qui résulte de la résolution de la contradiction précédente (fruit de la stratégie de pénétration).

1er temps : Les élèves se posent comme "enfants" vis-à-vis des villageois posés comme "pères et mères".



2ème temps : Les villageois se posent comme "enfants" vis-à-vis des élèves posés comme "pères et mères".



Unité du 1er et du 2ème temps dans la pratique :

Dans la personne des élèves il y a à la fois la condition d'enfants et la condition de pères et mères et dans la personne de villageois, il y a également à la fois la condition de père et mère et la condition d'enfants. Ainsi se trouve réalisée une réciprocité absolue (marquée par le préfixe "mifan" dans le langage) entre les acteurs de la communication (reconnaissance par chacun dans l'autre d'un principe commun : mitovy Zo) et en même temps des rapports hiérarchiques acceptés.

Dans la quotidienneté villageoise, cela se traduit ainsi : les élèves -Zanaka- et en même temps "olona entina" sont portés -Mitondra- par les villageois -Ray aman-dreny et Mpitondra- qui portent. Les villageois -Zanaka et Olona entina- sont portés par les élèves -Ray aman-dreny et Mpitondra-.

Dans les rapports entre Fanjakana et les villageois, les responsables du pouvoir se mettent en position de Zanaka vis-à-vis du peuple posé comme Ray aman-dreny pour recueillir sa parole ; la décision prise par les porteurs du pouvoir est le résultat de cet échange. Les villageois, en position d'enfants: exécute la décision "commune".

On voit par le développement précédent le caractère "démocratique" du système à l'intérieur duquel réciprocité et hiérarchie sont combinées dans une unité parfaitement cohérente.

En CONCLUSION, il y a donc, à partir d'un mode de communication qui se présente sous la forme de mode de communication par médiateurs personnalisés (1) comme un invariant structurel (lié à la forme actuelle des sociétés villageoises qui se présentent comme communauté), deux formes d'existence de la communauté (liées à la conjoncture présente fonction de la forme prise par la décolonisation) : une communauté exclusive qui place les acteurs face à face, dans un rapport de domination-subordination, les uns étant dominants et les autres dominés, sans réciprocité aucune : cette situation exclut toute efficacité en dehors de celle par le diktat, la contrainte, la force ; en définitive, il s'agit d'une efficacité bornée qui porte en elle-même les germes de sa destruction.

Une communauté inclusive qui est construite sur les principes de réciprocité et de hiérarchie et qui est garante de l'efficacité de l'autorité et de l'exécution correcte de la décision, qui sont le résultat d'un échange commun. (Voir sur ce point les Kabary d'Andrianampoinimerina au peuple dans les Tantaran'ny Andriana (2).

(1) Pour la découverte de ce mode de communication, voir :

G. ALTHABE. Les communautés villageoises de la Côte Orientale Malgache. Ouvrage à paraître aux Editions F. MASPERO. Paris. mai 1969 et du même auteur : Schéma pour une Anthropologie de la vallée Antaimoro de la Mananano. Publication O.R.S.T.O.M. Tananarive. février 1969.

(2) N.B. : Il est rappelé aux E.O.A. que cette analyse se présente sous la forme d'un "modèle" et est développée en vue de leur responsabilité future. Le décalage entre leur pratique actuelle sur le terrain et ce modèle, du fait des conditions de l'enquête, ne doit pas gêner les E.O.A.. C'est en fait le résultat de l'expérience concrète des responsables de l'enseignement, tendant à valoriser au maximum l'expérience concrète des élèves.

Remarque Importante (pour amorcer une autre réflexion) : Tout ce système correspond en fait à un moment de la société globale où "ny aina", "ny hery" pure et simple et "ny firaisana" dominant, c'est-à-dire à un moment où la parole peut se transformer en actes sans autre intermédiaire que le principe de vie et l'unité des forces, d'une autre manière à un moment où l'argent ne domine pas les rapports économiques et sociaux. Il se trouve que dans la situation présente de la société il y a un décalage entre le mode de communication attendu par les communautés et les rapports économiques et sociaux, c'est-à-dire que, bien que l'argent commence à pénétrer de plus en plus les rapports internes à la société villageoise, il ne l'a pas fait au point de produire un mode de communication nouveau qui s'imposerait à la place de celui que nous avons analysé. On voit par là que ce mode de communication résultant de notre stratégie de pénétration peut introduire facilement à la démagogie, si les porteurs du pouvoir ne font qu'aller au devant de la communication recherchée par le peuple, sans apporter une solution économique qui tienne compte de l'argent, à la situation économique présente des villageois. Ce mode de communication demeure valable là où l'union des forces pures et simples est demandée au peuple (travaux au ras du sol, introduction de techniques ou pratiques agricoles nouvelles n'exigeant pas d'argent) ; mais là où l'argent est nécessaire, il porte en lui les limites imposées par l'argent.

Phase 5 : se reporter au texte initial.

Table des matières du cahier IV

I. Etude sur les rapports entre la Gendarmerie et la Population à Madagascar dans les années soixantes.

<u>Introduction</u> : l'objet de la présente étude...	p. 4
<u>Entrée en matière</u> : les deux manières d'aborder le problème...	p. 4
<u>Première partie</u> : l'état actuel des rapports entre la gendarmerie et la population...	p. 8
I. Bilan succinct des résultats de l'action...	p. 8
2. La difficulté principale...	p. 9
3. Inventaire ordonné des causes proposées...	p. 11
Conclusion...	p. 15
<u>Deuxième partie</u> : essai d'analyse de la situation actuelle du rapport Gendarmerie-Population...	p. 17
A. Crise de la communauté et idéologie paysanne...	p. 17
B. Crise de la communauté et critique de l'Idéologie paysanne...	p. 20
<u>Troisième partie</u> : éléments d'une stratégie d'action visant à modifier le rapport actuel entre la gendar- merie et la population...	p. 27
<u>Conclusion</u> ...	p. 31
<u>ANNEXE</u> : texte intégral d'une réunion dans un village sur le thème : relations entre paysans et gendarmes...	p. 33

II. Sur la stratégie de pénétration pour la connaissance : l'exemple des "communautés" paysannes malgaches des Hauts-Plateaux dans les années soixantes...	p. 53
Etudes du milieu...	p. 55
Complément...	p. 69